

messenger

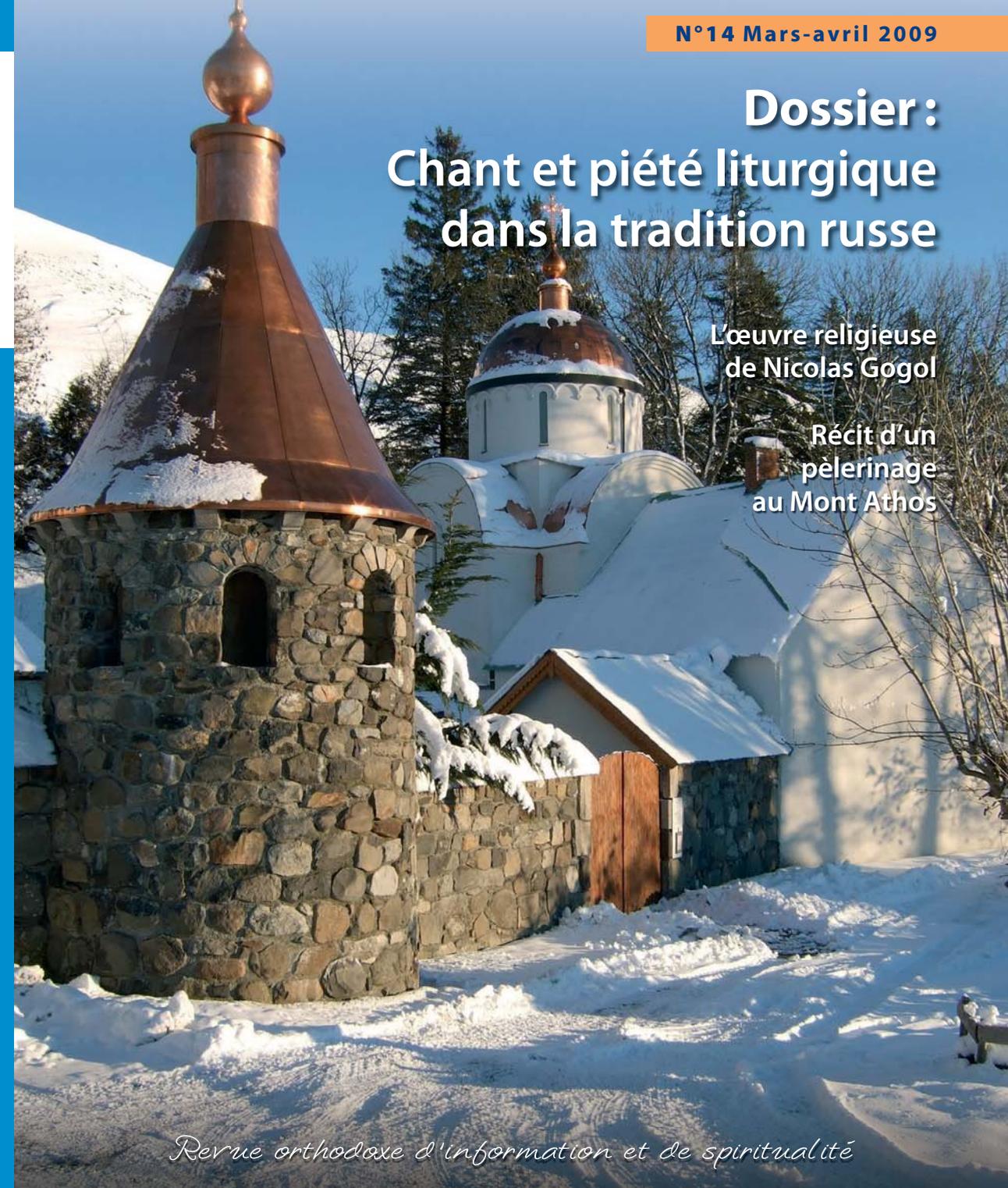
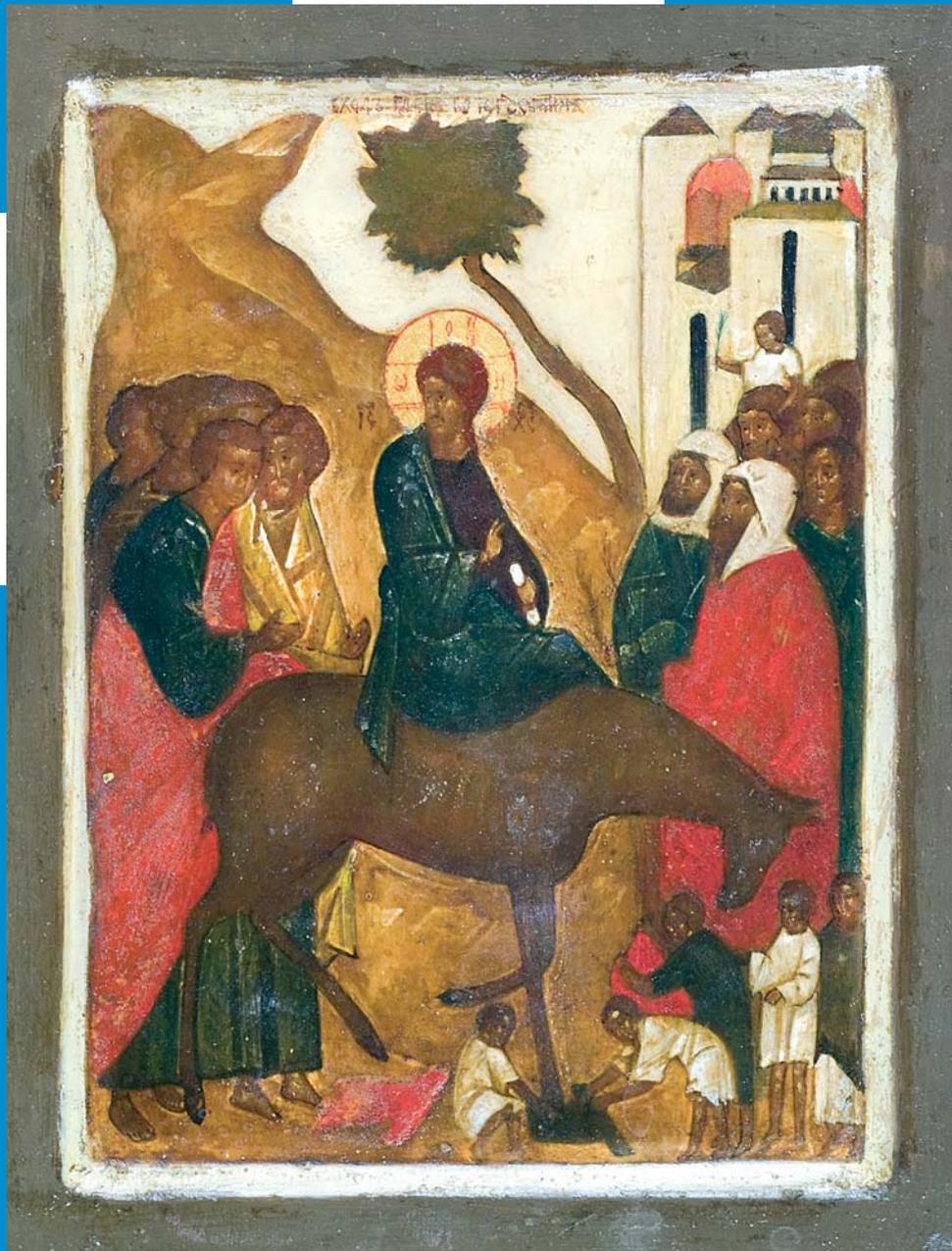
de l'Église orthodoxe russe

N°14 Mars-avril 2009

Dossier: Chant et piété liturgique dans la tradition russe

L'œuvre religieuse
de Nicolas Gogol

Récit d'un
pèlerinage
au Mont Athos



messenger

de l'Église orthodoxe russe

Revue orthodoxe d'information et de spiritualité

éditorial

éditorial

La majeure partie de ce numéro du *Messenger* est consacrée à la piété et au chant liturgique dans la tradition orthodoxe russe. Par « piété liturgique » nous n'entendons pas ce que l'on désigne parfois par le terme « exercices privés de piété », mais la prière de l'Église qui se manifeste dans tous les rites extérieurs de la liturgie orthodoxe. Cette liturgie, à vrai dire, est la vie même de l'Église, et son but est que la vie du chrétien devienne elle-même une liturgie. Selon une telle conception, la piété ne s'oppose pas à la liturgie, mais en est un accompagnement indispensable, un revêtement visible. Le métropolite Pitirime de Volokolamsk explique ici dans un article ce que cette « piété liturgique » comporte concrètement.

L'image donnée par Dostoïevski du vase et de son contenu résume merveilleusement le sens de la piété. Les rites liturgiques et extra-liturgiques que l'orthodoxie cultive volontiers sont le vase qui contient le précieux « liquide » de la prière, de l'enseignement et des sacrements de l'Église. Ce récipient n'a pas grande valeur en lui-même, mais si on le brise, son précieux contenu se déverse et se perd à jamais. Si l'on prive les chrétiens orthodoxes de la possibilité d'extérioriser leur prière, leur amour pour Dieu et ses saints par des gestes physiques – prosternations, signes de croix, vénération des icônes et des reliques – on risque de leur ôter la grâce de communier à la richesse et à la beauté de la liturgie de l'Église.

Un autre article présente brièvement l'évolution du chant liturgique russe. Il ne prétend pas à l'exhaustivité, mais nos lecteurs auront ainsi une idée de la complexité des éléments spirituels et culturels dont la convergence a donné naissance à la musique sacrée russe. Elle est aujourd'hui, avec les icônes, une des principales composantes de la liturgie orthodoxe. Les orthodoxes sont convaincus que la beauté de la liturgie n'est pas facultative. Elle est le signe de la présence du Saint-Esprit et, comme le dit le père Georges Florensky, le critère de « l'ecclésialité ». La liturgie est, d'une certaine façon, l'actualisation du *Cantique des Cantiques*, la célébration de l'amour entre le Christ et son Église. La beauté de la liturgie n'a pas pour seul objectif d'apaiser l'âme, mais de la transfigurer en la faisant communier dès ici-bas à la Beauté divine du Royaume des Cieux.

La liturgie de la Semaine Sainte est présentée dans ce numéro de façon plus circonstanciée, dans son développement historique et son actualité. Nous venons de revivre les célébrations de la Passion et de la Résurrection du Christ, la lumineuse fête de Pâques, la fête des fêtes. Certes, les offices liturgiques sont passés, mais, comme le dit saint Grégoire le Théologien, « la fête, il n'y faut jamais mettre fin. Il faut la célébrer maintenant en y associant le corps, et un peu plus tard ce sera d'une manière entièrement spirituelle, là où nous connaissons les raisons de tout cela d'une manière plus pure et plus claire, dans le Verbe lui-même notre Dieu et notre Seigneur Jésus-Christ, dans la vraie fête et la joie des élus » (*Or.* 41, 18).

Le Christ est ressuscité !

sommaire

Actualité	2
• Restitution à la Russie de l'église russe de Bari	
• Le Saint-Synode réforme les commissions synodales	
Entretien	5
• Mgr Innocent de Chersonèse : « Il n'est pas convenable d'instrumentaliser le dialogue entre les Églises »	
Dossier :	
Chant et piété liturgique dans la tradition russe	7
• La piété liturgique russe, par Mgr Pitirime Netchaev	
• Histoire du chant liturgique russe, par I. Lozovaïa et Y. Chevtchuk	
• La vocation évangélique du chant liturgique, par le père Nicolas Lossky	
Liturgie	30
• Les offices de la Semaine Sainte dans la tradition byzantine, par le père M. Jeltov	
Lettres	35
• Réponse de Nicolas Gogol à la critique de Bielinsky	
Vie religieuse	38
• Pèlerinage au Mont Athos, par le père Serge Model	
Orthodoxie en France	45
• Monastère Notre-Dame-du-Signe à Marcenat (Cantal)	
Témoins de la foi	48
• Un évêque rebelle : saint Hermogène de Saratov, par A. Mramornov	

Revue publiée par le diocèse de Chersonèse du patriarcat de Moscou (26, rue Pécllet – Paris XV^e).

Directeur de la publication : archevêque Innocent de Chersonèse.

Rédacteur en chef : hiéromoine Alexandre Siniakov.

Comité de rédaction : hégoumène Nestor Sirotenko, père Serge Model, Émilie van Taack, Nikita Krivochéine.

© Diocèse de Chersonèse

Orthodoxie en Europe

Restitution à la Russie de l'église et de la maison russes Saint-Nicolas à Bari

Le 1^{er} mars 2009, les clefs de l'église et de la maison russes Saint-Nicolas à Bari furent symboliquement remises par le président italien Giorgio Napolitano à Dimitri Medvedev, président de la Fédération de Russie. La cérémonie se déroula dans la salle Saint-Nicolas de la maison russe de Bari, en présence des représentants de l'Église catholique et du patriarcat de Moscou.

Le Service de presse du Vatican a annoncé que « pour l'occasion, le Cardinal Salvatore De Giorgi, Envoyé spécial du Saint-Père, a lu le message, dans lequel Benoît XVI rappelle l'attachement traditionnel du peuple russe, y compris dans les moments difficiles, dont cette église témoigne. Elle fut bâtie au début du siècle dernier pour accueillir les pèlerins faisant étape en ce lieu de rencontre entre Orient et Occident. Ils passaient à Bari pour vénérer les reliques du saint évêque. 'Comment ne pas ressentir que cette belle église exprime la nostalgie de l'unité, et ravive notre engagement à œuvrer pour la réunion de tous les disciples du Christ?'. Ensuite, le Saint-Père renouvelle ses vœux de succès au nouveau Patriarche Cyrille I, demandant à l'Esprit d'éclairer son ministère. »

Le patriarche Cyrille de Moscou et de toute la Russie a également adressé un message à cette occasion, lu à la cérémonie par l'évêque Marc d'Égoriev, vice-président du département des relations extérieures du patriarcat de Moscou. Le patriarche y exprime sa gratitude à l'État italien, aux autorités municipales de Bari et à l'Église catholique. Pour lui, la restitution de l'église Saint-Nicolas est « un acte de justice, parce qu'au-

jourd'hui, l'Église russe retrouve ce qu'elle a perdu à cause des persécutions au XX^e siècle. Elle retrouve l'église bâtie grâce aux dons de son peuple ». Le patriarche a remercié tout particulièrement les Dominicains qui veillent sur la basilique et les reliques de saint Nicolas à Bari « pour leur hospitalité indéfectible à nos pèlerins et leur aide dans l'organisation de la vie de l'église-représentation du patriarcat de Moscou ».

L'église russe Saint-Nicolas et la maison adjacente, destinée à l'accueil des pèlerins, furent construites de 1913 à 1917, à l'initiative de la grande-duchesse Élisabeth Romanov, belle-sœur de l'empereur Nicolas II, devenue par la suite martyre. Les deux bâtiments furent érigés grâce aux dons venant de l'empire russe et, notamment, de Nicolas II lui-même.

En 1937, la communauté russe renonça au droit de propriété sur ces édifices au profit de la municipalité de Bari. En 1990, la mairie permit les célébrations liturgiques dans l'église et mit à la disposition de la communauté une partie des locaux. En avril 2008, grâce, notamment, à l'intervention du diocèse catholique local, les autorités italiennes décidèrent de restituer l'ensemble des locaux à la Fédération de Russie qui, à son tour, les a mises à la disposition de la communauté orthodoxe russe de la ville.

Église russe

Le Saint-Synode réforme les commissions synodales

Le Saint-Synode de l'Église orthodoxe russe se réunit pour la première fois depuis le concile local et l'élection du patriarche Cyrille le 31 mars 2009. Plusieurs décisions importantes y furent prises.

Le département des relations extérieures du patriarcat de Moscou, présidé pendant plus de 20 ans par l'actuel patriarche de Moscou, fut remanié. Il n'est plus chargé désormais des rapports avec la société et l'État en Russie, ni de l'administration des paroisses et communautés de l'Église russe en dehors de son territoire canonique. La présidence du département est confiée à Mgr Hilarion (Alfeyev), jusque-là ordinaire des diocèses russes en Autriche et Hongrie et représentant du patriarcat de Moscou près les institutions européennes à Bruxelles. Né à Moscou en 1966, Mgr Hilarion devint moine au monastère du Saint-Esprit à Vilnius (Lituanie), après avoir suivi des études de musique au Conservatoire de Moscou. Diplômé de l'académie de théologie de Moscou, il est docteur en philosophie de l'université d'Oxford et docteur en théologie de l'institut Saint-Serge à Paris. De 1997 à 2002, Mgr Hilarion travailla au département des relations extérieures comme secrétaire aux relations avec les autres Églises chrétiennes. Il représente l'Église orthodoxe russe à la Commission internationale mixte pour le dialogue catholique-orthodoxe, ainsi qu'au comité central du Conseil œcuménique des Églises et dans d'autres institutions interchrétiennes. En tant que président du département, Mgr Hilarion devient membre permanent du Saint-Synode.

La direction de la représentation du patriarcat de Moscou près les institutions européennes à Bruxelles, avec le départ de Mgr Hilarion, est confiée à l'archiprêtre Anton Ilin, secrétaire de la représentation. Mgr Marc (Golovkov), auxiliaire du patriarche, est chargé, à titre provisoire, de l'administration des diocèses russes en Autriche et Hongrie. Mgr Marc qui fut vice-président du



Archevêque Hilarion de Volokolamsk

département des relations extérieures, prend également la tête d'un nouveau secrétariat créé auprès de la chancellerie patriarcale pour aider le patriarche dans l'administration des paroisses et communautés à l'étranger.

Les relations avec la société, les associations et les autorités civiles en Russie et dans les autres pays de la CEI sont confiées à un nouveau département synodal Église et Société, dirigé par l'archiprêtre Vsévolod Chaplin, auparavant vice-président du



département des relations extérieures. Les pères Nicolas Balachov et Georges Riabikh deviennent vice-présidents du département des relations extérieures, à la place de Mgr Marc et du père V. Chaplin.

Le Synode a créé également un département de communication, dirigé par M. Vladimir Légoïda, ancien doyen de la faculté de journalisme de l'institut des relations internationales, ainsi que fondateur et rédacteur en chef de la revue religieuse *Foma*. M. Légoïda sera le premier laïc à prendre la direction d'un département synodal de l'Église orthodoxe russe.

Le métropolite Clément de Kalouga quitte le poste de chancelier du patriarcat et prend la direction du département éditorial du Saint-Synode. La charge du chancelier est confiée de façon intérimaire à l'archevêque Barsanuphe de Saransk et de la Mordovie. Né en 1955, Mgr Barsanuphe est évêque depuis 1991. Après des études au séminaire de Moscou et sa tonsure monastique à la laure Trinité-Saint-Serge à Serguéiev-Posad, il étudia à l'académie de théologie et fut ensuite incardiné dans le diocèse de Penza. En 1991, il fut nommé premier évêque de Saransk au moment de la création de ce diocèse.

« Il n'est pas convenable d'instrumentaliser le dialogue entre les Églises »

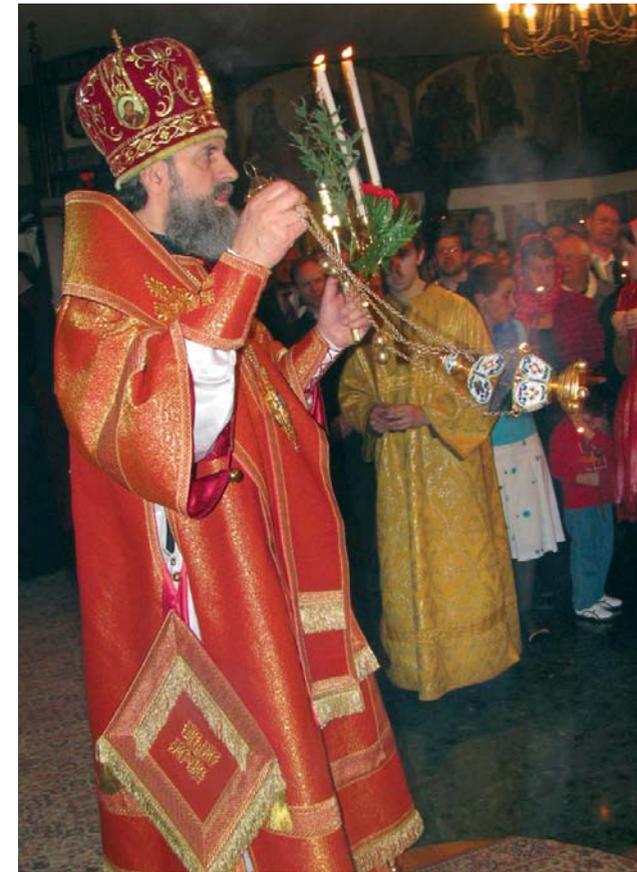
Entretien avec l'archevêque Innocent de Chersonèse

Monseigneur, vous avez participé au dernier concile de l'Église russe. Quelles réflexions vous inspire cet événement ?

Archevêque Innocent de Chersonèse : Cet événement m'a rempli d'émotion. Je n'aurais jamais pu imaginer, il y a vingt ans, qu'une telle assemblée, composée de 700 délégués venus des quatre coins du monde, puisse un jour se tenir en Russie pour élire son patriarche. Quelle émotion de penser que la cathédrale du Christ Sauveur, où nous étions réunis, n'était encore, il y a vingt ans, qu'un champ de ruine ! Je rends grâce à Dieu qui m'a permis de prendre part à ce concile historique auquel participaient, pour la première fois, les évêques et les représentants de l'Église russe hors frontières. L'atmosphère même du concile, le déroulement des débats, les émotions et les attentes, enfin la joie de l'élection du nouveau patriarche, tout cela restera pour moi inoubliable.

Vous étiez membre de la commission de dépouillement des scrutins. Comment s'est déroulée l'élection du patriarche ?

A. I. de C. : Ce fut un moment de liberté et d'unité des membres du concile. De liberté, car toutes les forces vives de l'Église ont pu paisiblement délibérer de la procédure d'élection du patriarche. Les



représentants élus par les diocèses, qu'ils soient clercs, moines ou laïcs, hommes ou femmes, ont pu, à côté des évêques diocésains et des délégués des grands monastères, prendre part aux discussions et exprimer librement leur avis. La seule influence que nous pûmes ressentir fut celle de l'Esprit Saint. Le vote et le dépouillement des scrutins se sont déroulés d'une façon démocratique, dans le respect

de la procédure définie. Je faisais partie, comme vous le soulignez, de la commission de dépouillement des scrutins. C'était une procédure longue et complexe. Il n'y avait aucune possibilité d'ingérence extérieure. Même les téléphones portables nous avaient été retirés ! La commission a travaillé dans un local isolé, fermé à clé. Elle rassemblait des représentants de tous les ordres ecclésiastiques et de différents pays. Le procès-verbal avec les résultats fut signé par chaque membre de la commission. Je crois que seuls ceux qui veulent du mal à notre Église peuvent spéculer sur le déroulement du vote. Le résultat des élections a montré l'immense confiance que notre Église accorde au patriarche Cyrille.

Quels seront les défis du futur patriarche ?

A. I. de C. : Ils sont nombreux, et il faut attendre la prochaine réunion du Saint-Synode pour connaître les premières orientations. Mais le patriarche Cyrille, dans ses nombreuses prises de paroles, en a déjà mentionné plusieurs. Notre Église a connu un renouveau spectaculaire au cours des vingt dernières années. Les conditions matérielles de sa mission se sont nettement améliorées : les anciennes églises et monastères ont été restaurés, de nouveaux ont été construits. Mais il faut maintenant élever le ministère de l'Église à un degré spirituel supérieur, renforcer la mission dans la société, en accordant une importance particulière aux jeunes et aux orthodoxes qui, bien que baptisés, sont encore loin de l'Église. Il est nécessaire de développer la diaconie sociale de l'Église, plus que jamais nécessaire en ce temps de crise économique, et de résoudre de nombreux problèmes de la vie ecclésiale.

L'élection du patriarche Cyrille aura-t-elle des répercussions sur la vie du diocèse de Chersonèse qui a la charge pastorale des communautés orthodoxes russes en France ?

A. I. de C. : À l'époque où il était président du département des relations extérieures, le métropolite Cyrille fit de fréquentes visites à Paris et dans d'autres villes françaises. Il connaît très bien nos communautés et les particularités du diocèse de Chersonèse. De plus, l'Église orthodoxe russe et la France entretiennent depuis longtemps un lien particulier. Nos relations ont une histoire ancienne

qui a porté de beaux et nombreux fruits. Nul doute que le patriarche Cyrille sera donc particulièrement attentif à ce qui se passera dans notre diocèse et nous aidera dans nos projets, tels que la création d'un séminaire russe et la construction d'une nouvelle église à Paris.

Quels sont les défis de notre diocèse ?

A. I. de C. : Ils sont semblables à ceux de l'Église orthodoxe russe en général. Mais notre diocèse a aussi quelques spécificités. Il a vocation à être un pont entre les chrétiens de France et ceux de Russie. Vivant en France, nous devons toujours avoir à l'esprit le rôle particulier qu'a l'Église catholique romaine dans ce pays. Nous sommes heureux d'entretenir de bonnes et fraternelles relations entre le diocèse de Chersonèse et l'Église catholique qui est en France. La visite du patriarche Alexis à Paris en 2007 et celle du cardinal André Vingt-Trois, archevêque de Paris, à Moscou en 2008, ont été des moments historiques qui ont renforcé nos liens.

Je pense que toutes les Églises orthodoxes représentées en France seront d'accord avec moi pour dire qu'il faut déployer des efforts permanents afin que règne entre les chrétiens de France une plus grande confiance et une sincère bienveillance. Chaque Église orthodoxe, étant par définition indépendante et autonome, doit, me semble-t-il, travailler activement dans cette direction, parce que c'est important pour tous les chrétiens de France. Aucune des Églises orthodoxes ne doit prétendre à un monopole ou à une suprématie dans les contacts et le dialogue avec l'Église catholique romaine, les autres Églises chrétiennes et les institutions publiques françaises. Il est tout à fait inacceptable qu'une Église orthodoxe, recherchant ce monopole, fasse pression, par l'intermédiaire de ses hauts représentants, sur les membres de l'Église catholique et de la société civile qui œuvrent au développement des contacts avec l'Église orthodoxe russe. Nous sommes profondément chagrinés par de tels agissements, car il n'est pas convenable d'instrumentaliser le dialogue entre les Églises au profit d'une seule juridiction orthodoxe. Il convient plutôt d'unir les efforts de tous les chrétiens face aux défis actuels communs et de se soutenir mutuellement.

Paris, le 22 mars 2009

Chant et piété liturgique dans la tradition orthodoxe russe

L'objectif de ce dossier est de présenter les grandes caractéristiques et les principales lignes d'évolution du chant et de la piété liturgique dans le monde orthodoxe russe. La liturgie est l'expression vivante de la foi de l'Église, incarnée dans une culture particulière qu'elle transfigure et rend universelle à l'image de l'Évangile lui-même. Elle mérite donc une attention particulière, parce que c'est par elle que nous communions à la Parole de Dieu révélée aux hommes et à la Parole de Dieu devenue homme.

La liturgie contemporaine de l'Église orthodoxe russe est le fruit d'une évolution bimillénaire. Héritière de la tradition grecque, à la fois byzantine et palestinienne, la liturgie orthodoxe s'est enrichie en Russie de la culture des peuples slaves et du contact avec la musique sacrée occidentale. Elle est en quelque sorte à mi-chemin entre le monde oriental hellénophone et le monde latin occidental. C'est dans la tradition liturgique russe que l'hymnographie grecque fut exprimée dans le langage musical à la fois slave et occidental.

Ce dossier propose un article sur l'histoire de la musique sacrée russe, tiré de *l'Encyclopédie orthodoxe*, ainsi que deux remarquables présentations du sens théologique de la musique liturgique (par le père Nicolas Lossky) et du sens des rites et de la piété (par le métropolite Pitirime Netchaev, 1926-2003).

La piété liturgique russe

Par le métropolite Pitirime Netchaev *

La liturgie** est le centre de la vie chrétienne. On entend souvent dire à tort que le culte, les rites en particulier, prévalent sur la doctrine de l'Église dans l'orthodoxie. Les Russes sont, en effet, nombreux à croire que la participation aux offices

est non moins salvatrice que la lecture des Évangiles ou que les rites sont tout aussi importants que le service du prochain. Le peuple russe s'est imprégné de la foi chrétienne non seulement par les Évangiles, mais aussi par la lecture de la vie des

* Cet article est tiré du livre du métropolite Pitirime de Volokolamsk « Свет памяти : Слова, беседы и статьи ». Moscou : Éditions du monastère Srétensky, 2009. Traduit en français par Nikita Krivochéine.

** Le terme liturgie est utilisé ici non pas pour désigner la « Divine liturgie », c'est-à-dire la liturgie eucharistique, mais l'ensemble des offices divins.

saints, non seulement par la prédication mais aussi par la liturgie, non seulement par la théologie mais aussi par la vénération des reliques.

Ce sont essentiellement les « rationalistes » qui adressent ces reproches de ritualisme excessif aux orthodoxes. Ces critiques révèlent une sous-estimation des rites, l'incompréhension de leur portée. Souvent, l'assimilation des rites précède

Sens théologique et spirituel du rite

Les rites sont des formes symboliques exprimant la spiritualité de la religion dans toute sa profondeur, ils permettent à la piété des croyants de s'exprimer avec plénitude. Le rituel chrétien implique des aspects « extériorisés » aussi indispensables que les aspects intérieurs et personnels.

Dans son *Journal d'un écrivain* (Chapitre 1, partie 2) Dostoïevski écrivait : « Lorsque l'on porte dans l'église un vase contenant le liquide sacré, tous se prosternent, vénèrent le calice et le baisent car il contient le liquide précieux et vivifiant. Et voila certains qui se dressent et se mettent à crier :

l'étude de la doctrine, de même que l'enfant commence à appréhender la nature avant que de l'étudier. La religion ne se ramène pas à des raisonnements à propos des choses divines mais à une réception intégrale du Divin. Pour la conscience des croyants orthodoxes, les prières, dont ils se pénètrent, et l'Eucharistie, communion au Corps et au Sang du Christ, ont une importance incomparable.

'Aveugles ! Qu'avez-vous à embrasser un récipient ? Ce qui est précieux, c'est le liquide qu'il contient, c'est le contenu qui est précieux et non le contenant ; vous vénerez le vase et attribuez la sainteté à la matière dont il est fait et vous en oubliez son précieux contenu. Idolâtres ! Jetez le vase à terre, brisez-le, vénerez le liquide vivifiant et non la matière qui le contient !' Et voilà que le vase se brise et que son contenu se déverse et est absorbé par la terre. Le vase a été brisé, le liquide a été irrémédiablement perdu. Pauvre, ignare et malheureux peuple ! »

Photo : P. C. Parkhomenko (Saint-Petersbourg)



En réalité, lorsque nous sommes pénétrés d'amour nous extériorisons cet état par le moyen de certains gestes d'amour : une mère aimante embrasse et cajole son enfant. Il en va de même pour ce qui est du sentiment religieux. Si notre foi en Dieu reste abstraite, les rites deviennent superfétatoires. Mais si notre Dieu est un Dieu vivant et personnel, nous ressentons le besoin d'accomplir des rites, nous souhaitons lui manifester notre amour. Le peuple orthodoxe a toujours été conscient de la présence et du souffle du sacré, de la vie et du salut dans tous les offices liturgiques, dans les rites et dans les prières que nous élevons. Intuitivement, le peuple russe appréhende les rites d'une manière similaire à ce qu'en disait saint Basile le Grand : « Les rites sont des dogmes émanant de la Tradition ».

Rappelons l'aspect propédeutique des rites. Comme le disait l'archevêque Ambroise de Kharkov, « l'Église nous conduit par la main, telle une mère son enfant, les offices qu'elle célèbre sont le chemin de notre Salut ». Ainsi, le temple orthodoxe, les offices qui y sont dits sont comme une école de théologie qui enseigne les vérités de la foi et les us de la piété. Toute personne qui vient à l'église s'imprègne de ce qui y est lu et chanté et cela lui permet, même si elle n'a pas de préparation particulière, d'apprendre ce qui lui est indispensable pour le salut de son âme. L'église et les offices qui y sont célébrés sont pour nous une telle école. Il est d'autant plus facile d'assimiler la leçon que nous donne la liturgie que cette leçon se répète pour chacun d'entre nous jusqu'à la fin de notre vie terrestre. Il est très important que les offices soient une sorte d'exercice pratique d'assimilation des vérités de la Foi et de la morale. Les offices ne nous apportent pas tout ceci d'une manière abstraite, le contenu des prières nous l'enseigne. Lorsque l'orant glorifie le Père, le Fils et le Saint Esprit, il intériorise de par là même le dogme de la Sainte Trinité. Lorsque le fidèle en



prière s'incline devant la Croix du Christ et glorifie la Sainte Résurrection, il se pénètre du dogme de la rédemption. Le fidèle apprend le dogme de la vénération des saints en priant les saints et en les glorifiant. La signification du dogme de la résurrection des morts entre en nous lorsque nous disons des prières à leur mémoire, etc.

Symbolique de l'architecture religieuse

Le chrétien orthodoxe éprouve un sentiment d'admiration pour les églises, maisons de Dieu, manifestation d'une réalité autre, de l'avenir céleste non encore atteint par l'humanité mais qui est notre espoir à tous. Les vieilles églises russes en pierre blanche ont des formes très strictes, elles sont couronnées par une coupole dorée « en forme d'oignon ». Si les coupoles des églises byzantines

évoquent le dôme céleste recouvrant la Terre, les flèches des cathédrales gothiques expriment notre irréfrénable aspiration à nous élever vers Dieu, « l'oignon » russe symbolise l'idée de l'incandescence de la prière, de la flamme aspirée par le ciel. L'église russe est couronnée par une flamme qui débouche sur une croix toute en pointe. Ces formes ont de toute évidence une signification théologique.

L'intérieur des églises russes, de même que celui des églises byzantines, est « un modèle » de l'Univers. Le Christ Pantocrator représenté dans le dôme sur un fond de ciel étoilé bénit l'univers. Les évangélistes figurent dans les angles de l'église, des scènes illustrant les Saintes Écritures sont peintes sur les murs, l'autel est sanctifié par les Forces Célestes et la communauté des saints. On ressent

L'importance de la prière ecclésiale

La prière commune des fidèles transforme l'église en un foyer de vie pour le croyant orthodoxe. Voici ce qu'en dit saint Jean Chrysostome (V^e siècle), l'un des pères de l'Église les plus vénérés par les orthodoxes : « On dit que nous pouvons prier en restant chez nous. Tu te leures en disant ceci ! Bien sûr, la prière chez soi est possible. Mais cette prière n'est pas comparable à celle qui s'accomplit à l'église où une grande multitude de cœurs s'élève vers Dieu dans un seul élan. Tu ne seras pas aussi bien entendu, toi qui pries le Seigneur dans l'isolement comme tu le serais en priant avec tes frères car il existe dans l'église quelque chose qu'il n'y a pas dans ta chambre : l'harmonie, l'unanimité, l'amour de tous ».

avec une intensité particulière dans ces églises la rencontre du Divin avec l'humain grâce à laquelle se réalise une synthèse de l'Univers transfiguré dans la maison de Dieu. La vénération pieuse qu'éprouvent les fidèles à l'égard des églises s'explique essentiellement par le fait que c'est là que s'accomplissent les sacrements, surtout le principal d'entre eux, la Sainte Eucharistie.

Vassili Rozanov, le génial « enquêteur » du christianisme, relevait que « la prière du croyant russe est un état spirituel peu connu ou inconnu des autres peuples. C'est un phénomène indescriptible, il faut pouvoir le contempler ou l'entendre en restant soi-même inaperçu. Il s'agit d'une prière qui se fonde sur la conscience de ses péchés, de son humilité, d'un apaisement parfait de l'âme avec tous les hommes, d'une invocation de l'aide divine, d'une espérance d'obtenir le secours de Dieu, d'une grande foi dans la réalité du miracle... Une telle prière qui vient se fondre dans la prière commune s'imprègne d'une élévation particulière, elle est élevée par un esprit de conciliarité orthodoxe et de compassion universelle qui ont été

Photo : P. C. Parkhomenko (Saint-Petersbourg)



glorifiés par Dostoïevski. Comment ne pas être attendri à l'idée que l'église résonne en permanence de prières 'pour tous les hommes' (et non seulement pour les orthodoxes ou pour son Église orthodoxe), pour la paix entre tous les hommes (la paix entre toutes les Églises)? Pour que le Seigneur renforce en chacun l'humilité et la faculté de pardon, le prêtre invoque l'aide divine 'à tous ceux qui souffrent', 'aux voyageurs'; il prie à haute voix pour que le Tout Puissant aide les fidèles 'à tempérer leur colère', 'à ne pas juger leurs prochains', 'à prendre conscience de leurs faiblesses', 'à ne pas tomber dans un état d'acédie'. L'Église prie pour la 'fertilité des champs', pour 'la paix du monde entier', 'l'abondance des fruits de la terre'. Il existe une prière quotidienne pour que Dieu donne à chacun 'une fin sans douleurs et une mort chrétienne'. Nos offices ecclésiaux embrassent le quotidien et l'universel de la vie humaine dans ses moindres détails, accessibles et nécessaires à tout un chacun. Tout ceci explique que les fidèles aiment les offices, se reconnaissent en eux. Il est impossible de connaître le peuple russe, de comprendre comment

il s'est formé si l'on ignore les offices orthodoxes » (V. Rozanov, *L. Tolstoï et l'Église russe*, Saint-Petersbourg, 1912, pp. 14, 18).

Or ce ne sont pas seulement le sentiment du devoir chrétien, le besoin des sacrements ou de la prière en commun qui attirent l'orthodoxe dans les églises. Il y a, certes, aussi la beauté des offices qui y sont dits. Cette beauté résulte de l'amour que porte à son Église le peuple de Dieu (art religieux), beauté qui, à son tour, renforce l'amour chrétien.

Tous ceux qui traitent des offices de l'Église orthodoxe russe se souviennent de la vieille légende selon laquelle les envoyés du prince Vladimir avaient admiré la beauté des offices byzantins, ce qui incita le prince à embrasser l'orthodoxie. « Il n'existe nulle part sur terre une telle beauté, disaient les ambassadeurs, nous ne savons même pas si nous étions sur terre ou au Ciel ! ». Nous voyons donc que, dès son baptême, la Russie s'est imprégnée dans sa conscience de l'amour pour la beauté de et dans l'Église.

Beauté de la liturgie

Les offices orthodoxes réalisent une véritable synthèse de tous les arts. La beauté, manifestation de la gloire divine, remplit toute l'église. L'architecture, les fresques, l'iconographie, les broderies des ornements liturgiques, les chants *a capella*, la poésie des textes liturgiques, la perfection des mouvements des prêtres, la lumière émise par les cierges et les lampes d'icônes, l'odeur de l'encens, tout ceci s'allie dans la vénération de Dieu et de la Beauté divine.

Tout cet art ne se réduit pas à exercer un effet d'apaisement, il comporte « un principe actif » symbolique et transfigurant. Cet effet transfigurant a été perçu avec une intensité particulière par l'âme collective russe. Dostoïevski a su l'exprimer par son affirmation prophétique : « La beauté

sauvera le monde ». Il s'agit, bien sûr, en premier lieu, de la Beauté spirituelle considérée comme l'un des critères de l'ecclésialité orthodoxe. Le père Paul Florensky posait la question : « Qu'est-ce que l'ecclésialité ? » Il répondait : « C'est une vie nouvelle, une vie dans l'Esprit ». « En quoi est le critère de l'adéquation d'une telle vie ? » - « C'est la beauté. Oui, il existe une forme particulière de la Beauté de l'Esprit ; elle n'est pas sujette aux analyses logiques et est en même temps le seul moyen juste d'établir ce qui est orthodoxe et ce qui ne l'est pas... Le goût orthodoxe, 'l'aspect' orthodoxe peuvent être perçus mais ils ne se prêtent pas à une définition précise. L'orthodoxie se montre mais ne se démontre pas. Il n'existe donc pour ceux qui souhaitent comprendre l'orthodoxie qu'une seule voie, celle de vivre l'orthodoxie dans l'immédiat ».

Cycle liturgique quotidien

Le sens et la structure interne des offices orthodoxes ne sont pas simples d'accès pour celui qui les aborde en novice. L'enchevêtrement complexe des thèmes, des prières et des invocations tirés de

divers livres, tout ceci est régi par le *Typicon* qui s'est lui-même constitué sous l'influence des traditions monastiques de Jérusalem et de Constantinople. La partie la plus ancienne du *Typicon* contient le

Liturgie à la cathédrale Saint-Isaac de Saint-Petersbourg. Photo: P. C. Parkhomenko



cycle journalier des offices, c'est l'*Horologion* ou livre des heures et le petit euchologe, ou missel, destiné à l'officiant.

Le cycle quotidien comprend l'office de minuit, les matines, les offices des heures (prime, tierce, sexte et none), les vêpres et les complies. Chacun de ces offices comporte une commémoration d'événements tirés de l'Histoire Sainte. Ainsi, à primes on évoque Jésus conduit de Caïphe à Pilate, les accusations qu'on lui porte et sa condamnation. À tierces, il s'agit de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres le jour de la Pentecôte ; les sextes sont consacrées à la Crucifixion, les nones, à la mort du Christ sur la croix.

L'Eucharistie

La divine liturgie est le principal office du cycle journalier car on y célèbre le sacrement de l'Eucharistie. Les liturgies orthodoxes correspondent aux anciens canons eucharistiques de saint Basile le Grand et de saint Jean Chrysostome. Pendant le Grand Carême, lorsque l'Eucharistie n'est célébrée que les samedis et les dimanches, il existe un rite appliqué les mercredis et les vendredis, celui de la liturgie des Dons Présanctifiés. Ce rituel est attribué à saint Grégoire le Grand, pape de Rome. Les fidèles y communient aux Saints Dons consacrés à la liturgie de dimanche.

Comparés aux offices tels qu'on les pratique en Occident, les offices orthodoxes durent plus longtemps, ils comportent une partie qui est absente dans les liturgies occidentales, la Prothèse (forme

Il faut rappeler que les offices orthodoxes se fondent, si l'on peut dire, sur « un réalisme religieux » qui comprend non seulement l'évocation d'événements tirés de l'Évangile ou d'événements de l'histoire de l'Église, mais aussi le rappel que leur accomplissement marque le début d'une vie nouvelle sur terre. Lors des offices de Noël, par exemple, ce n'est pas simplement la naissance de Jésus qui est commémorée, c'est la réelle venue au monde du Christ qui se reproduit mystiquement. Lors de la Sainte Pâque, le Christ ressuscite dans la réalité de l'office. Cela s'applique également à la Transfiguration, à l'entrée du Christ à Jérusalem. Il est donné à l'Église de faire revivre ces souvenirs sacrés de sorte que les orants en deviennent les nouveaux témoins et y participent réellement.

développée de l'offertoire), au cours de laquelle sont préparés les Saints Dons, le pain et le vin. Une part de la prosphore (pain liturgique), appelée l'Agneau, est prélevée pendant la Prothèse, c'est elle qui sera consacrée. Des parcelles sont prélevées de quatre autres prosphores, en mémoire de la Vierge, de Saint Jean Baptiste, des saints apôtres Pierre et Paul et de nombreux autres saints. Des prières sont consacrées aux vivants et aux défunts, elles s'accompagnent du prélèvement d'autres parcelles pour chacun de ceux que l'on commémore.

La communion se fait sous deux espèces, le Corps et le Sang du Christ, cela pour les clercs comme pour les laïcs. Seuls peuvent communier ceux des fidèles qui ont observé le jeûne eucharistique, en se privant de tout aliment et boisson depuis minuit.

Cycle liturgique hebdomadaire

Le cycle liturgique suivant est celui de la semaine : diverses invocations et commémorations ont lieu chacun des sept jours de la semaine. Ce cycle tire ses origines du temps des apôtres, lorsque la Résurrection était célébrée le premier jour de la semaine. Les autres jours ont chacun leur spécificité liturgique. Les lundis, l'Église se souvient des anges et des archanges, les mardis sont consacrés aux prophètes vétérotestamentaires ainsi qu'à saint Jean-Baptiste. L'Église orthodoxe remémore les mercredis et les

vendredis la passion et la mort du Christ, la Sainte Croix vivifiante. Ce sont les saints apôtres ainsi que saint Nicolas de Myre en Lycie, particulièrement vénéré en Russie, qui sont commémorés les jeudis. Les samedis sont dédiés à la mémoire et à la glorification de tous les saints ainsi qu'à la prière pour tous ceux qui sont décédés dans la foi. La Sainte Vierge est, naturellement, glorifiée chacun des sept jours de la semaine mais tout particulièrement les mercredis et vendredis.

Cet ordo est fixé dans l'Octoèque ou *Livre des huit tons* pour chaque jour de la semaine. Il est réparti en huit tons liturgiques. Chaque ton est chanté

Cycle liturgique annuel

Chacun des jours du cycle liturgique annuel l'Église orthodoxe consacre ses prières aux saints ainsi qu'à divers événements de l'Histoire Sacrée de notre salut. Ces fêtes sont rattachées à des jours déterminés du calendrier et sont donc des fêtes fixes.

Le cycle des fêtes « mobiles » est déterminé par la plus solennelle d'entre elles, celle de Pâques, jour de la Résurrection du Christ. Le concile œcuménique de Nicée a disposé de célébrer Pâques le premier dimanche suivant la pleine Lune coïncidant avec le jour de l'équinoxe de printemps ou qui le suit. Pâques est par conséquent célébrée l'un des 35 jours qui se situent entre le 22 mars et le 25 avril. L'Église orthodoxe s'en tient au calendrier julien tandis que les chrétiens d'Occident ont adopté le calendrier grégorien qui, au XXI^e siècle, devance de treize jours le calendrier julien. Les fêtes qui nous sont communes avec les chrétiens d'Occident sont par conséquent célébrées treize jours plus tard. Pour ce qui est de Pâques, c'est la divergence des calendriers qui fait que sa célébration n'est pas simultanée en Orient et en

pendant tous les jours de la semaine pour être remplacé le dimanche par le ton suivant.

Occident. Mais il arrive que des coïncidences se produisent pour notre joie commune.

La Résurrection du Christ, victoire sur la mort, est la plus grande fête de l'Église orthodoxe. C'est « la Fête des Fêtes ». La joie de la Résurrection est inhérente à la vision orthodoxe du monde. « Que les Cieux soient en liesse, que la Terre se réjouisse, que le monde entier, visible et invisible, célèbre : le Christ est ressuscité, joie éternelle... Le ciel et la terre, les enfers sont dans la lumière : toute la création se réjouit de la résurrection du Christ et s'en conforte... la mort est sujette à la mort, l'enfer est détruit, une autre vie commence... » chante dans ses hymnes l'Église orthodoxe.

D'autres fêtes mobiles sont déterminées en fonction du calendrier pascal. Il s'agit du Dimanche des Rameaux, le dimanche précédant Pâques, de l'Ascension, le quarantième jour après Pâques, et de la Pentecôte. Ces trois fêtes, ainsi que neuf autres fêtes fixes, constituent les douze principales solennités de l'Église orthodoxe. Les fêtes fixes de



Procession de la nuit de Pâques autour de la cathédrale Christ-Sauveur de Moscou



l'année liturgique, qui commence le 1^{er} septembre, sont la Nativité de la Vierge (8 septembre, toutes ces dates sont indiquées selon le calendrier julien), l'Exaltation de la Sainte Croix (14 septembre), la Présentation de la Vierge au Temple (21 novembre), la Nativité du Christ (25 décembre), la Présentation du Seigneur au Temple (2 février), l'Annonciation (25 mars), la Transfiguration (6 août) et la Dormition de la Mère de Dieu (15 août). Toutes ces fêtes comportent des jours de préparation et de suivi. Les textes liturgiques des fêtes fixes figurent dans le livre des *Ménées* consistant de douze volumes, selon le nombre de mois.

La période entre Pâques et Pentecôte relève du cycle mobile (ses textes liturgiques figurent dans le livre du *Triode* et du *Pentecostaire*, les dix semaines qui précèdent Pâques relèvent du *Triode* de Carême). La période du *Triode* de Carême comporte les trois semaines de préparation au Carême de Pâques et le Carême lui-même qui consiste des quarante jours, suivis de la Semaine Sainte.

Il découle de tout ce qui précède qu'il n'est pas simple de célébrer les offices orthodoxes dans l'observation du *Typicon*. En effet, un seul et même office comporte des prières et des chants provenant

de plusieurs cycles et qui se trouvent dans des recueils différents. Chaque office appartient au cycle quotidien et nécessite l'*Horologion* et le *Missel*. Puis, la mémoire d'un ou de plusieurs saints est célébrée à chaque date du mois, ou bien une fête relevant du cycle annuel, les *Ménées* sont donc indispensables. Chaque jour de la semaine, enfin, implique l'observation du cycle hebdomadaire, et c'est l'*Octoèque* qui sert de référence. Il est également indispensable de savoir quel ton est chanté en cette semaine donnée, ce n'est qu'à cette condition qu'il est possible de trouver les chants nécessaires dans l'*Octoèque*. S'ajoute à tout ceci une possible coïncidence de l'office avec l'une des fêtes mobiles, alors c'est le *Triode* qu'on utilise. Les lectures des Saintes Écritures s'accomplissent en deux cycles : le cycle calendaire ordinaire (les lectures se font « à la suite ») et celui des fêtes.

Cependant ces préparations complexes et difficiles aux offices orthodoxes sont loin d'être inutiles. Les textes des offices sont d'une immense richesse de pensées et de sentiments, les thèmes des prières et des chants sont très variés. Rien de ce qui appartient à l'Histoire sacrée de notre salut n'échappe à la perception liturgique.



Vénération de l'Epitaphion à la cathédrale Christ-Sauveur de Moscou

La symbolique des gestes liturgiques

Il existe une interprétation symbolique de certains moments de la liturgie. Ainsi, la lecture du psaume 103 au début des vêpres est un rappel de la création du monde et de l'homme, de la sollicitude divine pour toute la création. L'encens symbolise la grâce du Saint-Esprit, la fermeture des portes royales de l'iconostase représente la fermeture des portes du paradis pour ceux qui ont pêché, etc.

Le fidèle orthodoxe accomplit lors des offices, comme lorsqu'il prie seul, des gestes sacraux ayant une portée symbolique : les petites et les grandes prosternations, le signe de croix...

Les orthodoxes font le signe de croix en réunissant les trois premiers doigts, ce qui symbolise la Trinité, l'auriculaire et le petit doigt étant repliés vers la paume pour signifier la dualité des natures du Verbe incarné. Tout en prononçant la formule

sacrale « Au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit », le fidèle appose ses trois doigts groupés à son front afin de sanctifier son esprit et ses pensées, puis à sa poitrine pour sanctifier ses forces corporelles et appeler la bénédiction de la sainte Trinité à ce que nous accomplissons, puis à l'épaule gauche et à l'épaule droite, ce qui représente la Croix. Le croyant exprime ainsi sa foi en ce que le Christ nous a délivrés par ses souffrances sur la Croix du péché et de la mort éternelle.

Les offices orthodoxes actuels n'ont pas la simplicité des offices célébrés par les premiers chrétiens. Cependant, les formes historiques qu'ils revêtent sont une source de vie, une connaissance intérieure spontanée de la foi, la connaissance du Christ, la manifestation de la lumière de sa Résurrection.

La Semaine Sainte et Pâque

Les offices de la Semaine Sainte sont l'apogée et la quintessence de la piété orthodoxe. La commémoration des premiers jours de ce cycle s'achève, le Mercredi Saint, par le souvenir de la femme pécheresse, Marie, qui a déversé la myrrhe précieuse sur le Seigneur. Le Jeudi Saint est le jour de la commémoration de l'institution de l'Eucharistie et de la Sainte Cène. Par leur intensité, les offices du Vendredi Saint rappellent la passion, la mort et la mise au tombeau de Jésus. Les prêtres lisent douze extraits des Évangiles racontant la Passion. Ces lectures alternent avec des prières ; spirituellement les orants se tiennent alors auprès de la Sainte Croix. Conformément à la tradition, ils ont à la main un cierge allumé pendant les lectures des Évangiles. À la fin de l'office, ils rapportent ces cierges dans leurs maisons. Lors des vêpres du Vendredi Saints, le Saint Suaire (*epitaphion*), voile brodé représentant le Christ dans le tombeau, est placé au centre de l'église, comme dans un tombeau. Ce suaire est vénéré avec ferveur.

Les matines du Samedi Saint représentent le sommet de la création liturgique orthodoxe. Elles

commencent par l'évocation de la mise au tombeau du Christ Sauveur. Cette partie de l'office consiste en « lamentations » particulières qui alternent avec la lecture du psaume 118 : la piété vétérotestamentaire y est conjuguée avec l'image du Christ descendant aux enfers mais présent en même temps au Ciel. L'épithaphion est porté en procession à l'extérieur et fait trois fois le tour de l'église, comme cela se pratique lors des enterrements. Le soir du Samedi Saint, une liturgie d'une très grande beauté est célébrée. Après la lecture de quinze passages de l'Ancien Testament (*parémies*), les officiants enlèvent leurs chasubles violettes ou noires du Carême et se revêtent d'ornements blancs. La nouvelle de la Résurrection est annoncée, d'abord sous la forme d'hymnes sacrés, puis par la lecture de l'Évangile.

La nuit de Pâque, les fidèles se réunissent à l'église, ils se prosternent devant le suaire. Ensuite, le suaire regagne l'autel. À minuit les cloches se mettent à sonner, les Portes Royales de l'iconostase s'ouvrent, les prêtres sortent de l'autel et se frayent un chemin dans la foule des fidèles qui tiennent

Bénédiction des koulitchis et des œufs de Pâques. Photo: P. C. Parkhomenko



des cierges allumés. Accompagnés du carillon, les prêtres sortent de l'église en procession, puis s'arrêtent devant ses portes qui ont été refermées – ceci pour évoquer le tombeau du Christ dont l'ange enlève la pierre qui en obstrue l'entrée. Les portes s'ouvrent et la procession entre dans l'église en chantant l'hymne « Le Christ est ressuscité des morts, par sa mort il a vaincu la mort, à ceux qui sont dans les tombeaux il a donné la vie ». Les matines de Pâque commencent, c'est un office qui respire la liesse et la joie divine. À la fin de l'office, tous s'embrassent à trois reprises en se saluant par les exclamations : « Le Christ est ressuscité ! », « En vérité, il est ressuscité ! » Puis se poursuit la bénédiction des mets de Pâques, rituel commencé le Samedi Saint. Ce sont des œufs colorés, du fromage blanc apprêté d'une manière spéciale, en forme de pyramide (*paskhas*), et des

Le jeûne

Outre le Grand Carême de Pâque dont les dates sont mobiles, l'Église orthodoxe observe trois jeûnes prolongés : celui de Noël (15 novembre-24 décembre), de la Dormition (1-15 août) ainsi que celui en l'honneur des saints Pierre et Paul, commençant la semaine qui suit la Pentecôte et s'achevant le jour de la commémoration des saints apôtres coryphées, le 29 juin (la date du début de ce jeûne étant mobile, sa durée varie par conséquent d'année en année). Les mercredis et les vendredis sont des jours de jeûne (à l'exception de certaines semaines coïncidant avec des fêtes). Un jeûne strict est prescrit la veille de Noël et de la Théophanie, le jour de la décollation de saint Jean-Baptiste, le jour de la fête de l'Exaltation de la Croix. La règle du jeûne admet certaines tolérances si des fêtes coïncident avec des périodes de jeûne. Ainsi, lors de la veille de Noël ou de la Théophanie, si ces jours tombent sur un samedi ou un dimanche, les aliments contenant des huiles végétales sont autorisés. Le poisson est admis les mercredis et les vendredis pendant la période entre Pâque et la Pentecôte. En principe, ce ne sont pas seulement la viande, le poisson, les produits laitiers qui ne sont pas tolérés pendant les périodes de jeûne strict, mais aussi les huiles végétales.

Les orthodoxes russes éprouvent un grand respect à l'égard du principe du jeûne. De nombreuses personnes, certes, font des écarts et consomment

gâteaux de forme cylindrique préparés avec des épices et des raisins secs (*koulitchis*).

Il est difficile pour un orthodoxe de s'imaginer un office de Pâque sans procession, sans que les fidèles ne se saluent en s'embrassant à trois reprises, sans tous ces rites qui, dès l'enfance, s'associent à la Résurrection. Cela se rapporte également à la sanctification des branches de saule le Dimanche des Rameaux, à l'installation de la Croix au centre de l'église pendant la semaine de la vénération de la Croix (troisième du Carême), de la bénédiction des pommes le jour de la Transfiguration, de la bénédiction de l'eau le jour de la Théophanie (Baptême du Seigneur). Il ne s'agit pas dans tous ces cas de simples rites, mais d'éléments inaliénables du culte, vecteurs de la grâce divine.

du poisson ou des graisses végétales pendant les journées où la règle ne les admet pas. N'oublions cependant pas que cette règle avait été élaborée pour les moines de Palestine et ne peut être systématiquement appliquée par les laïcs de notre époque. Les fidèles ont d'ailleurs toujours désapprouvé toute attitude pharisienne, toute hypocrisie lors de l'observation des jeûnes. Jamais les jeûnes stricts n'ont été considérés comme obligatoires pour les personnes souffrantes. Pendant les périodes de jeûne, les croyants évitent les distractions, ils mettent plus de zèle dans leurs prières, se rendent plus fréquemment à l'église, visitent les malades, se consacrent davantage à la charité.

L'année compte plus de deux cents jours de jeûne. Le jeûne corporel est inséparable, dans l'esprit des fidèles, du jeûne spirituel qui consiste à chasser les pensées, les sentiments et les désirs impurs en recourant à la grâce de la prière et de l'humilité. L'amour de Dieu et des hommes s'en trouve renforcé. Voici des paroles tirées d'un stichère chanté pendant les premiers jours du carême : « Nous jeûnons d'un jeûne agréable, aimable à Dieu : le véritable jeûne est l'aliénation du mal, la tempérance de la parole, le renoncement à la colère, le refus de la luxure, l'abdication du mensonge et du parjure ». Les offices sont plus prolongés pendant les périodes de jeûne, les

fidèles font des prosternations plus fréquentes, l'atmosphère de l'église est changée, le clergé porte des ornements sombres, des bandeaux noirs sont posés sur les icônes, les chants sont plus doux, ils expriment le repentir. À chaque office le prêtre lit la prière de Saint Ephrem le Syrien, les fidèles la répètent en effectuant de nombreuses genuflexions :

Seigneur et Maître de ma vie, ne me donne pas un esprit de paresse, d'indiscrétion, d'ambition et de bavardage (et l'on fait une grande métenie ou prosternation jusqu'au sol).

Vie chrétienne

Il n'existe rien de plus important dans la vie d'un chrétien orthodoxe que l'Eucharistie, la communion au Corps et au Sang du Christ. Mais apportent également la grâce les prières que l'on élève à l'église, les mélodies qui y sont chantées, les cierges qui y brûlent, les lampes d'icônes. Il ne s'agit pas là de simples gestes : ce sont des actes sacralisés qui, bien que ressemblant aux paroles et aux gestes de la vie quotidienne, s'en distinguent par la force mystique qui leur est inhérente.

La vie quotidienne d'un chrétien orthodoxe n'est pas la même que celle de gens qui restent extérieurs à l'Église. Un proverbe populaire dit bien : « Sans Dieu, loin du lieu... ». Dans une famille croyante, la prière précède immuablement les repas, le sommeil, tout travail. L'aboutissement de toute tâche est suivi d'une action de grâce. Au cas où une prière est omise, le croyant fait le signe de croix. Dans les maisons modernes comme dans les anciennes maisons russes des icônes sont exposées afin que chacun puisse les vénérer. Les vieilles règles de la vie familiale (*Domostroi* ou « règlement de la maison ») prescrivent : « Que la maison soit ornée de saintes images et soit propre. Chaque chrétien doit fixer aux murs de sa maison des saintes icônes dans un lieu aménagé, décoré et éclairé, des cierges y brûleront lors des prières et seront éteints à la fin des prières, les icônes seront protégées de la poussière et préservées... Il convient de s'approcher des icônes avec dignité,

Mais à ton serviteur accorde un esprit de sagesse, d'humilité, de patience et de charité (une prosternation jusqu'au sol).

Oui, Seigneur mon Roi, donne-moi de voir mes fautes et de ne pas juger mon frère, car tu es béni dans les siècles des siècles, Amen (une prosternation jusqu'au sol).

la conscience pure, de les vénérer les larmes aux yeux, le cœur plein de repentir pour les péchés commis... »

La religiosité russe se distingue par un grand désir de proximité avec les objets sacrés, le besoin de pouvoir les toucher, les embrasser, de porter des reliquaires ou des croix pectorales, de bénir les maisons. Les iconoclastes avaient tenté de priver l'orthodoxie de cette perception du sacré, mais ils furent vaincus, et cette victoire est commémorée le premier dimanche du Grand Carême : c'est la fête du « Triomphe de l'Orthodoxie ».

La piété, la perception du monde des fidèles de l'Église orthodoxe sont d'une grande cohérence ; ils se fondent sur une compréhension profonde des valeurs spirituelles, de la nécessité de transfigurer le monde. Les traditions spirituelles élaborées par le peuple russe sanctifient sa vie, elles englobent la vie religieuse dans toutes ses manifestations : offices, prières, culte des icônes, vénération des saints, bienfaisance, respect du starets (saint ermite). Ces traditions, sans lesquelles l'orthodoxie russe serait impensable, pourraient être définies par la notion de « piété ». Ses manifestations tangibles – prières, bonnes actions, charité, jeûne – sont considérées par le croyant russe comme une voie d'élévation vers le Saint-Esprit, objectif véritable de toute vie chrétienne.



Histoire du chant liturgique russe

Cet article est un résumé de celui publié en 2000 dans l'Encyclopédie orthodoxe de l'Église orthodoxe russe par I. Lozovaïa et Y. Chevtchuk*.

Héritage byzantin

Ayant reçu le christianisme de Byzance au X^e s., la Russie a, pendant sept siècles, évolué dans la sphère d'influence de la tradition liturgique byzantine et post-byzantine. Avec l'ordo et les textes liturgiques, la tradition russe a emprunté à Byzance les styles ou les genres hymnographiques, notamment la forme monodique du chant, le système de huit tons liturgiques (octoèque), l'improvisation mélodique (*prosomia*) des hymnes à partir des modèles prédéfinis (*automela* ou *podobny*) et, avec des modifications, les principales formes de notation mélodique byzantine, ce que l'on appelle les systèmes de Chartres et de Coislin.

Une seconde vague d'influence des traditions byzantine et slave méridionale sur le chant liturgique russe commence au XIV^e siècle et est liée à l'introduction par les métropolitains Alexis (1354-1378) et Cyprien (1381-1382, 1389-1406) de deux rédactions de l'ordo liturgique de Jérusalem. Les premiers octoèques russes complets, sur le modèle des paraclitiques grecs et slaves méridionaux, apparaissent au début du XV^e siècle. De la même époque datent les premiers recueils annotés des stichères de l'Octoèque. Les parties fixes de la liturgie, des vêpres et des matines qui constituent l'Ordinaire, furent annotées en dernier, comme dans la tradition byzantine. Ce travail commença à la fin du XV^e siècle et ne fut achevé que vers le début du XVII^e siècle. Par ailleurs, la terminologie hymnographique de la Russie ancienne emprunte de très nombreuses notions à la théorie musicale byzantine.

La troisième étape de l'influence grecque se rapporte à la seconde moitié du XVII^e siècle. Elle vient de la correction des livres liturgiques entreprise par les patriarches Philarète (1619-1633), Joseph (1642-1652) et surtout de la réforme liturgique du patriarche Nikon (1652-1666). Le travail de correction se fondait en partie sur les manuscrits russes anciens, mais principalement sur les éditions

du sud-ouest de la Russie, lesquelles, à leur tour, avaient été ajustées, au temps du métropolite Pierre (Moguila) de Kiev, aux livres grecs sortis des imprimeries vénitiennes. En 1655, pour apprendre le chant grec aux chœurs russes, on fit venir de Constantinople à Moscou le diacre Méléce le Grec. En 1656, il ouvrit auprès de la cathédrale de la Dormition une école de chœurs. Cette école est sans doute à l'origine de la diffusion en Russie d'une variété particulière de manuels de chant contenant une explication symbolique des signes et ressemblant aux traités byzantins sur la *heironomia*. À partir de la seconde moitié du XVII^e siècle se développe un nouveau style de chant que les recueils russes désignent comme « grec ».

La tradition hymnographique de Kiev, Novgorod et Vladimir-Souzdal (XI^e - 1^{ère} moitié du XV^e ss.)

Des centres de culture hymnographique se formèrent en Russie dès le XI^e siècle. Les cathédrales de Kiev, de Novgorod, les grands monastères se sont dotés d'importants scriptoria. Le scriptorium princier de Kiev est à l'origine de l'évangile d'Ostromir (1056-1057), contenant les signes ekphonétiques. Novgorod donna naissance aux manuscrits les plus anciens des Ménéées. Parmi les 80 livres à usage des chœurs qui nous sont parvenus du XI^e au XIII^e siècle (sans compter les fragments), annotés ou non, la plupart viennent du nord-est de la Russie (Novgorod et Pskov).

Le socle de la tradition musicale liturgique de la Russie ancienne était le chant *znamenny* (du russe ancien *znamia*, signe ou neume) bien représenté dans les manuscrits hymnographiques. Sa notation, dérivée du système tardif de Coislin, a gardé la majeure partie de ses neumes, mais utilisait également des combinaisons de signes étrangères à la notation paléobyzantine. Ce système de notation s'est conservé presque sans altération jusqu'au début du XV^e siècle. Les méthodes actuelles de reconstruction des couches

* Article abrégé et traduit en français par le hiéromoine Alexandre Siniakov.

primitives du chant *znamenny* ne peuvent être considérées comme satisfaisantes. La difficulté vient non seulement du manque de connaissance de la notation byzantine, mais aussi de l'évolution de la notation *znamenny*.

Le chant *znamenny* compte trois variantes stylistiques. Elles correspondent aux trois styles du chant byzantin : syllabique, neumatique et mélismatique. Le premier caractérise les hymnes de l'Hymnologue et du Paraclitique. Le deuxième est propre à la plupart des stichères des Ménéés et du Triode. Le troisième est réservé à un nombre plus réduit de stichères au mode propre (*samoglasny*).

Les *Kondakaria* – recueils des kondakia mélismatiques – représentent une autre tradition du chant liturgique : le style *kondakarien* (*asmatiki akolouthia*). Sa notation à deux niveaux vient de la forme archaïque de la notation byzantine de Chartres. Mais elles ne sont pas tout à fait équivalentes. Une partie des signes du ton supérieur est identique aux « grandes hypostases » (*megalai upostaseis*) – signes byzantins indiquant le rythme, le caractère et la tournure de l'exécution. Le style *kondakarien*, très mélismatique, reflète la liturgie cathédrale. Deux livres byzantins, le *Psaltikon* et l'*Asmatikon*, sont transcrits dans ce mode. Ils comprennent les *kondakia* pour toute l'année, du Triode et du Pentecostaire, ainsi que les hymnes dominicales des huit tons. Les remarques dans les manuscrits montrent que ces *kondakia* étaient chantés par des solistes. La dernière strophe était reprise par l'assemblée. Cette forme du chant requérait une grande maîtrise professionnelle. Dès le XIV^e siècle, le chant *kondakarien* a progressivement disparu du répertoire. Certains *kondakia* subsistèrent dans la notation *znamenny*. Les reconstructions de la notation des *Kondakaria*, entreprise récemment à partir des manuscrits tardifs du *Psaltikon* et de l'*Asmatikon*, transcrits eux-mêmes dans la notation médio-byzantine, n'ont pas encore donné de résultats convaincants.

À la fin de cette période, des hymnes et des offices entiers furent rédigés en l'honneur des saints russes. Les textes liturgiques byzantins leur servirent de modèles. Le cycle le plus important d'hymnes russes est celui dédié aux saints princes Boris et Glèbe (23 stichères, 3 kondakia dans les manuscrits

du XII^e–XIV^e ss.). Des stichères et un kondakia à saint Théodose des Grottes de Kiev, des stichères pour la dédicace de l'église Saint-Georges à Kiev et en l'honneur de sainte Euphrosyne de Polotsk furent retrouvés également. Peu de manuscrits notés du XIV^e – première moitié du XV^e siècle nous sont parvenus. Ils ne donnent pas une image complète du chant liturgique de cette époque. La plupart des manuscrits de cette période ne fixent que le texte des offices.

L'art vocal en Russie moscovite (seconde moitié du XV^e – première moitié du XVII^e ss.)

La nouvelle forme du chant *znamenny* qui, à partir du dernier tiers du XV^e siècle, a remplacé celle qui était plus ancienne, est appelée *stolpovoï* (du russe *stolp*, colonne). Le style *stolpovoï* est apparenté au *znamenny* antique par la notation et la façon de traiter les mêmes hymnes. Cependant, il réduit la proportion du récitatif, présente une harmonisation plus riche et développe un système de formules mélodiques, ce qui conduit à une codification stricte du chant.

Parallèlement au style *stolpovoï*, les manuscrits de cette époque nous ont transmis deux autres types de chant : *putevoï* (du russe *put'*, route, voie) et *demestvenny* (dérivé de *demestik*, maître de chapelle). Ces deux nouveaux styles évoluent parallèlement et convergent dans de nombreux points. Jusqu'à la fin du XVI^e siècle, ils suivaient la notation du chant *stolpovoï*. Plus tard, ils se dotent d'un système propre de notation. À partir du XVII^e siècle, le style *putevoï* double souvent la notation *stolpovoï*; des manuscrits rédigés entièrement dans la notation *putevoï* voient le jour.

Le répertoire du chant *demestvenny* restait limité jusqu'au XVIII^e siècle où commença à se répandre le recueil vieux-croyant* *Demestvennik*. Ce style concernait surtout les chants fixes des offices qui n'étaient pas soumis au changement de ton hebdomadaire. Le chant *putevoï* était quant à lui cultivé dans les grands monastères (Trinité-Sainte-Serge, Saint-Cyrille au lac Blanc). Il se distinguait du *stolpovoï* par sa longueur et sa pesanteur très solennelle, ainsi que par la non-observation de la prosodie.

Parallèlement aux styles *stolpovoï* et *putevoï*, on voit apparaître des formes primitives de polyphonie, notées sur des partitions qui n'ont pas encore de lignes de portée. Dans la première moitié du XVI^e siècle, le nombre de chants polyphoniques était très limité (psaume 136, *Mnogaiia Leta*) et les voix étaient transcrites séparément. Le répertoire polyphonique s'élargit à partir du début du XVII^e siècle. Son développement est lié à l'apparition de la notation *putevoï* de Kazan et de la notation propre au *demestvenny*. Entre le XVI^e et la première moitié du XVII^e siècle, c'est le chant à deux et trois voix qui apparaît. La polyphonie à quatre voix commence à se répandre à partir des années 1670. Ces voix étaient appelées *haut* (*верх*), *bas* (*низ*), *voie* (*путь*) et *demestvo* (*демество*). La notation à lignes de portée naît également. Le chant *putevoï* et sa notation sont à l'origine de la polyphonie à lignes de portée. En revanche, la polyphonie à base de *demestvenny* est propre plutôt aux hymnes de l'ordinaire de la liturgie. Les deux formes de la polyphonie primitive se distinguent par le caractère linéaire et indépendant du développement des voix (à l'instar du contrepoint occidental), le parallélisme des intervalles (quarte et quinte), l'abondance des dissonances.

À cette époque, la création musicale perd progressivement son caractère anonyme. Les manuscrits du XVI^e-XVII^e siècle commencent à citer les noms des théoriciens et maîtres de chapelle. Beaucoup d'entre eux sont liés à l'école musicale de Novgorod-la-Grande, tels Barlaam Rogov (devenu par la suite métropolitain de Rostov), hégoumène Marcel Bezborody, Stéphane Golych, Ivan Chaïdour. Sont passés par l'école de Novgorod les chantres moscovites Théodore le Chrétien, Ivan Nos. Une place centrale dans le développement de l'art musical de Novgorod est occupée par la chapelle épiscopale de la cathédrale Sainte-Sophie. Vers le milieu du XVI^e siècle, elle comprenait quatre groupes de chanteurs, composés chacun de 6-7 personnes et chantant une voix différente. Les chœurs princier et métropolitain (patriarcal à partir de 1589) de Moscou avaient la même structure.

Le chant liturgique dans la métropole russe occidentale

Les principautés occidentales et méridionales de la Russie changeaient souvent de suzerain à cette époque : de Lituanie elles sont passées à la

Rzeczpospolita (République des Deux Nations, 1569) ; en 1654, les régions à l'est de Dniepr ont rejoint le royaume de Moscou. C'est sous la couronne de Pologne que la situation des orthodoxes était la plus difficile. Cherchant à préserver leur foi dans les conditions de la pression confessionnelle, les orthodoxes du sud-ouest de la Russie accordaient une importance particulière aux traditions du chant liturgique. Ce dernier avait alors deux formes : le chant *znamenny* et la polyphonie « sur portées » (à partir de la fin du XVI^e siècle).

Le chant du sud-ouest avait beaucoup de convergences avec le chant russe-moscovite, mais il existait également des différences entre eux. Le style antique dominait plus longtemps dans la liturgie du sud-ouest, jusqu'au XVII^e siècle, voire plus tard encore. Il atteint son apogée au XVI^e – première moitié du XVII^e siècle.

Les orthodoxes des régions occidentales de l'Ukraine et de la Biélorussie actuelles furent les premiers à adopter au XVI^e siècle la notation sur portées à cinq lignes et à l'appliquer au chant issu de la tradition byzantine. Cela a permis de transcrire dans la notation moderne (et de reconstituer aujourd'hui) les styles *znamenny*, bulgare, serbe et autres de cette époque. La notation sur portées se répandit largement au XVII^e siècle au sud-ouest de la Russie et, à partir de la seconde moitié de ce même siècle, en Russie moscovite où elle fut appelée « notation de Kiev ». Les premiers *Hymnologes* notés sur portées, parvenus jusqu'à nous, datent de la fin du XVI^e et du début du XVII^e, utilisent les notes dont la forme ressemble encore à celle des neumes. Un peu plus tard, vers le milieu du XVII^e siècle, les notes deviennent carrées (plus rarement, en forme de losange). Pour cette raison, cette forme de notation sera appelée « carrée ».

L'isolement de l'orthodoxie dans le royaume de Pologne, la nécessité de faire face à la tradition latine, à l'uniatisme (à partir de 1596) et à la réforme protestante font que le chant liturgique ukrainien-biélorusse fut beaucoup plus archaïque jusqu'au XVIII^e siècle. Les variations locales du *znamenny* sont beaucoup moins fréquentes dans ces régions qu'en Russie centrale. Cet archaïsme se manifeste notamment par la conservation de la forme monodique du chant liturgique aux XVI^e-XVII^e siècles, alors que la polyphonie se répand

* Les vieux-croyants n'ont pas accepté les réformes liturgiques du patriarche Nikon, approuvées par le concile de 1666-1667.

déjà dans les régions centrales de la Russie. L'attachement à la monodie liturgique (qui subsiste dans certains lieux jusqu'à la moitié du XIX^e siècle) va de pair dans le sud-ouest avec le développement de la polyphonie profane qui aujourd'hui reste, en revanche, très archaïque. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, le chant monodique dominait dans les églises et était recommandé par les autorités religieuses aussi bien dans les monastères que dans les paroisses.

Les liens entre les Grecs et les Bulgares d'un côté et les orthodoxes du sud-ouest de la Russie de l'autre ont eu aux XV^e-XVII^e siècles une grande importance pour l'évolution du chant liturgique. Les monastères moldaves, à la croisée des chemins entre l'Athos, Constantinople et les Slaves orientaux, furent d'importants foyers de la culture byzantine. Nous savons qu'au XVI^e siècle les chantres de Lvov et de Przemysl étaient formés au chant serbe et grec en Moldavie. Le Mont Athos était dès cette époque un grand centre religieux. Aux XV^e-XVII^e siècles, les habitants de l'actuelle Ukraine se rendaient très nombreux au Mont Athos. Les moines qui y recevaient la tonsure revenaient parfois dans leur patrie pour y fonder des monastères à l'exemple des communautés athonites (par exemple, le monastère Saint-Onuphre à Lvov).

Sur le territoire de l'actuelle Ukraine et Biélorussie, les orthodoxes étaient souvent groupés en fraternités qui défendaient avec zèle leur tradition. Pour faire face au passage des jeunes dans l'Église catholique ou les communautés réformées, les fraternités orthodoxes fondèrent des écoles et engagèrent la réforme du chant liturgique. Il se trouve que ces deux entreprises étaient liées entre elles. À partir des années 1580, plusieurs collèges et académies orthodoxes apparurent. Ils étaient appelés écoles gréco-latino-slaves (à Ostrog, Lutsk, Lvov, Kiev etc.). Le programme de ces établissements comportait l'étude de la musique, notamment des nouvelles formes du chant « sur portées ». Au début du XVII^e on utilisait pour cet enseignement la littérature européenne, mais vers la fin du siècle des manuels russes virent le jour, comme *L'idée de la grammaire musicale* de I. Diletski (1679) et plusieurs autres traités. L'activité des fraternités orthodoxes contribuait à la croissance du niveau intellectuel du clergé et au développement de la culture musicale liturgique. Cela fut reconnu même

par de nombreux contemporains qui se rendaient en Russie occidentale, tel Paul d'Alep.

Les fraternités considéraient que la polyphonie liturgique était une innovation nécessaire à l'époque pour permettre au chant orthodoxe d'atteindre la splendeur de la liturgie latine. Cependant, comme il a été dit plus haut, il n'existait pas aux XVI^e-XVII^e siècles en Ukraine et Biélorussie de formes locales propres de la polyphonie religieuse (comme l'était le *demestvenny* en Russie). Il a fallu donc importer dans le chant orthodoxe la nouvelle polyphonie venue d'ailleurs. Les nouvelles œuvres polyphoniques (allant quelquefois jusqu'à 12 voix) empruntèrent les méthodes occidentales, enrichies par l'influence du chant populaire profane. La multiplication des voix s'explique par le fait que le chant orthodoxe était exécuté *a capella*, à la différence de la liturgie latine qui faisait également appel à des instruments. Ce qui caractérise cette nouvelle polyphonie orthodoxe occidentale, c'est la rupture complète avec le chant traditionnel *znamenny*. À partir des années 1650, le nouveau chant « sur portées » fut importé par les Ukrainiens en Russie où les variations sur les motifs kiéviens, grecs, bulgares et *znamenny* ont donné naissance à une nouvelle forme de polyphonie. La monodie continuait cependant à être pratiquée dans les monastères aussi bien orthodoxes qu'uniates.

Les deux styles liturgiques coexistaient sans opposition. La collaboration entre les monastères et les fraternités dans la défense de l'orthodoxie est à l'origine de la pénétration progressive du chant polyphonique dans la liturgie monastique. Les monastères les plus importants se mirent à élaborer leur propre tradition polyphonique, surtout à la lauré des Grottes de Kiev.

Passage du chant archaïque à la polyphonie occidentale

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, il existait parallèlement deux styles de musique liturgique : traditionnel et nouveau, dépendant de la culture de l'Europe occidentale. L'annexion par la Russie des principautés du sud-ouest au milieu du XVII^e siècle et l'arrivée à Moscou de nombreux artistes de ces régions eurent de grandes répercussions sur l'évolution de la musique liturgique. Les styles bulgare, kiévien et grec,

élaborés dans le sud-ouest de la Russie, devinrent les ponts entre l'ancien et le nouveau chant. Ces styles, plus sobres mélodiquement et plus métriques, se prêtaient plus facilement à l'influence occidentale.

Sous le règne de Catherine II la Grande (1762-1796), les contacts entre la musique de l'Europe occidentale et la tradition musicale russe se resserrent. Le passage de B. Galuppi et de D. Sarti à Saint-Petersbourg, au cours duquel ils composèrent de la musique sur les textes liturgiques orthodoxes (le *Notre Père* et le *Chérubicon* du dernier sont particulièrement connus), les études en Italie de M. Bérézovski (1745-1777) et de D. Bortnianski (1751-1825) contribuent à la naissance, fin XVII^e – début XVIII^e siècle, d'un nouveau style de la musique liturgique russe, très proche de la musique occidentale. Ce style est appelé en Russie « italien ». C'est à la même époque qu'est introduite la notation ronde italienne. Le principal genre des créations de Bérézovski et de Bortnianski est le concert sacré choral très proche par le style du motet italien *a capella* sur le texte des psaumes. Ces deux compositeurs viennent de ce qui est aujourd'hui l'Ukraine et sont influencés également par la musique profane de la Russie occidentale.

Bortnianski est la plus remarquable figure de ce nouveau style classique du chant liturgique. Il a composé plus de 100 œuvres religieuses (35 pour un chœur et 10 pour deux chœurs, deux divines liturgies, plusieurs hymnes du Chérubicon, quelques adaptations des mélodies anciennes etc.). L'apogée de sa création se situe dans les années 1790. En 1796, il devient maître de la chapelle impériale. À ce titre, il est à l'origine de l'épanouissement de la musique chorale russe.

La fin du XVIII^e et le début du XIX^e siècle donnent naissance à plusieurs autres compositeurs de la musique sacrée : S. Degtariev (1766-1813), L. Gourilev (1770-1844), A. Védel (1772-1808) fortement influencé par le style ukrainien, et S. Davydov (1777-1825). Malgré l'interdiction en 1797 du Saint-Synode de chanter aux liturgies les œuvres chorales des compositeurs contemporains, Bortnianski et ses collègues plus jeunes poursuivent leur travail. L'œuvre religieuse qu'ils produisent subit l'influence de l'opéra et de la musique instrumentale et romantique.

L'édition en 1772 à Moscou des partitions du *znamenny* et de plusieurs autres styles antiques, dans la notation carrée, suscite un retour passager vers un chant liturgique plus austère. La musique vocale du XVIII^e siècle, très avancée sur la voie de la sécularisation, entre, à partir de cette époque, dans une certaine confrontation avec la conception traditionnelle du chant liturgique. L'écart entre la musique profane, en plein épanouissement, et le chant sacré, ne cesse de grandir, incitant les compositeurs des œuvres religieuses à tenter un rapprochement entre ces deux styles musicaux.

À partir du XIX^e siècle, la musique liturgique évolue principalement dans le cadre de la Chapelle impériale qui délivrait l'autorisation de publication et d'exécution des œuvres religieuses. Les tentatives de F. Lvov et de son fils A. Lvov, aidés de 1846 à 1849 par G. Lomakine et P. Vorotnikov, de créer un nouvel étalon de musique liturgique et de l'uniformiser dans tout l'empire n'ont donné que de piètres résultats, malgré la large diffusion des versions abrégées et harmonisées par leurs soins de l'Octoèque dans le style kiévien et grec, notamment dans la rédaction de N. Bahmetov. L'activité de A. Lvov (1837-1861) et N. Bahmetov (1861-1883) à la tête de la Chapelle impériale a freiné pour de longues années l'évolution de la musique liturgique non seulement à Pétersbourg, mais aussi dans les autres grandes villes de Russie. La domination sans partage de la Chapelle impériale sur la création musicale sacrée a pris fin en 1878, lorsque l'éditeur moscovite P. Yourgenson a gagné contre elle un procès, après avoir publié, sans *imprimatur* de la Chapelle, la *Divine Liturgie* de Piotr Tchaïkovski.

L'atmosphère à la Chapelle impériale changea avec l'arrivée de M. Balakiriev (1883-1895). Il entreprit la réforme de la formation musicale dans le sens d'un plus grand professionnalisme. Balakiriev associa à l'activité de la Chapelle N. Rimski-Korsakov (maître-adjoint de chapelle de 1883 à 1894) et S. Liapounov (même fonction, 1894-1902). Cependant, en même temps que le niveau de la formation en musique instrumentale s'élevait, celui de l'art vocal diminuait, tout comme la discipline à la Chapelle, ce qui conduisit à sa décadence sous A. Arenski (1895-1901). Les efforts de renaissance des grandes traditions de la musique sacrée, entrepris en 1901 par S. Smolenski, ne trouvèrent aucun écho auprès de la Cour.

Smolenski fut injustement renvoyé en 1903. Les dernières décennies du XIX^e et le premier quart du XX^e siècle sont cependant marqués par A. Arkhangelski, excellent compositeur, qui affermit le style pétersbourgeois et est le premier à introduire les femmes dans les chœurs d'église (à partir de 1880).

À cause de l'écart d'écriture entre la musique religieuse et profane et, surtout, de la censure de la Chapelle impériale, les grands compositeurs russes de cette époque ne produisirent que de rares œuvres liturgiques : l'hymne *Chérubicon*, le Psaume 141, la grande litanie de M. Glinka ; plusieurs

œuvres de Balakiriev et Rimski-Korsakov. La *Liturgie* et les *Vigiles* (1881) de P. Tchaïkovski sont les premiers exemples d'œuvres liturgiques complètes et rédigées dans le même style.

La musique liturgique a suivi une évolution différente à Moscou au début du XX^e siècle avec la renaissance de l'intérêt pour le chant sacré ancien. Dans les harmonisations du père P. Tourtchaninov, remarquables du point de vue artistique, la base antique subissait tout de même d'importantes modifications : la mélodie était rendue plus harmonieuse et rythmique. Le chant antique était traité avec plus de respect par

G. Lvovski qui, cependant, était orienté vers le style occidental. Un rôle très important est joué par les harmonisations de très bon goût de Rimski-Korsakov qui recourait aux méthodes de la polyphonie populaire russe, et de A. Liadov qui, malgré la structure complexe de ses œuvres, cherchait à conserver invariable la mélodie d'origine. L'école de musique liturgique de Moscou était fondamentalement différente de celle de Pétersbourg. Moscou avait, en effet, préservé les traditions du chant canonique à la cathédrale de la Dormition du Kremlin et du chant monastique à la laure Trinité-Saint-Serge et d'autres monastères. Le chant monodique subsistait dans certaines paroisses.

A. Kastalski, chef du Chœur synodal de 1910 à 1917 et directeur de l'école musicale du Saint-Synode, propose une nouvelle approche dans l'harmonisation des mélodies anciennes et inaugure un nouveau style dans la musique liturgique russe. Ses principes d'harmonisation, déterminants pour l'école musicale de Moscou, consistent à préserver la mélodie traditionnelle des altérations mélodiques et rythmiques, à établir un lien entre la verticale harmonique et le développement mélodique, à suivre le caractère linéaire des voix.

Les principaux compositeurs de l'école de Moscou sont P. Tchesnokov, A. Nikolski, A. Grétchaninov, M. Ippolitov-Ivanov, V. Kalinnikov et N. Tchérépnin. L'apogée de la création liturgique moscovite sont les *Vigiles* de Serge Rachmaninov (1915), écrites pour le Chœur synodal disposant alors de moyens techniques et artistiques exceptionnels. Auparavant, en 1910, Rachmaninov avait écrit une *Liturgie*. Contrairement à l'œuvre de Kastalski, les *Vigiles* de Rachmaninov n'étaient manifestement pas conçues pour des chœurs ordinaires de paroisses et encore moins pour la liturgie monastique.

La révolution de 1917 conduit la musique liturgique et la musicologie à une grave crise. Un certain nombre de compositeurs russes continuent à produire dans l'émigration (Gretchaninov, Chvedov, L. Tchesnokov). L'adaptation des mélodies anciennes est poursuivie à l'étranger par des compositeurs comme Kedrov, Kovalevski, Ossorguine, I. von Gardner etc. Certains compositeurs de musique religieuse, restés en Russie (P. Tchesnokov, N. Golovanov), continuèrent à travailler clandestinement.

La renaissance de l'Église orthodoxe dans l'ex-URSS a ouvert de nouvelles perspectives au chant liturgique. Plusieurs chefs de chœurs et compositeurs se sont remis à la création de musique sacrée. Dans quelques années, il sera possible de proposer une évaluation objective de leur apport à l'histoire de l'art vocal liturgique.

Chœur épiscopal de Saint-Pétersbourg. Photo : P. C. Parkhomenko



La vocation évangélique du chant liturgique

Par le père Nicolas Lossky

Le concile de Nicée II (787) nous parle de la théologie de l'icône, l'une des formes essentielles de l'art liturgique. Les Pères de ce concile nous disent ceci : « Nous conservons inchangées toutes les traditions de l'Église, écrites ou non écrites [...] L'une d'entre elles est la figuration par l'image de personnes vivantes qui s'accorde avec le récit de la prédication évangélique, en vue de fortifier la foi en l'incarnation, véritable et non en apparence, du Verbe de Dieu, et nous apporte un profit semblable, car la lumière dont elles s'éclairent mutuellement a sans aucun doute la même signification ». Ce passage de l'*horos* (déclaration conciliaire) de Nicée II signifie qu'il ne peut y avoir de contradiction entre la prédication évangélique et l'iconographie, art liturgique par excellence.

Mais on peut aller plus loin et lire entre les lignes de Nicée II. Ce concile parle des icônes parce que ce sont elles qui présentaient un défi à la fidélité à la Tradition en ce temps-là. Cependant, implicitement, la défense des icônes, art liturgique par excellence, signifie que toutes les formes d'art liturgique sont concernées en ce sens qu'elles ne peuvent pas être en contradiction avec l'annonce de l'Évangile. Ce n'est pas un hasard si les Pères du Concile parlent des traditions, « écrites et non écrites » qu'ils « conservent », en disant : « L'une d'entre elles... ». On comprendra aisément que parmi les formes d'art liturgique, cela concerne, pratiquement au premier chef, le chant liturgique, appelé à être inséparable de la parole liturgique. Comme il nous est arrivé souvent de le dire (et de l'écrire), dans l'office liturgique, « la parole chante et la musique proclame », car elles sont, ou doivent être, intimement liées.

Il semble nécessaire, pour notre propos cette fois-ci, de porter une attention particulière sur la « parole qui chante ». Rappelons ce que dit un des plus grands spécialistes et protopsaltes de la musique byzantine, Lycourgos Angelopoulos interviewé dans le très beau livre de Jean-François Colosimo, *Le Silence des anges* (Paris : Desclée de Brouwer, 2001) : « Ce qu'il est convenu d'appeler la 'musique byzantine' est en fait le chant liturgique de la romanité chrétienne et orientale d'abord, seulement orientale ensuite, et qu'il faudrait donc

nommer "orthodoxe". Cette musique sans musique, vocale et non pas instrumentale, se tient aux grands carrefours de l'histoire et de la géographie qui servirent de berceau à l'essor de l'Évangile. Creuset des mélodies du monde antique, juive, perse, pharaonique, assyro-mésopotamienne, venues de Jérusalem, Édesse, Alexandrie, Antioche, elle se fit matrice de tous les systèmes musicaux ultérieurement créés dans cette autre Europe qu'était déjà l'Est, les Balkans, et où la mission advint toujours en langue vernaculaire. Ainsi les Russes, en recevant le baptême de Constantinople, adoptèrent-ils du même coup sa liturgie et son hymnographie, mais traduite en slave. En ressortit une profonde unité religieuse dans la diversité des traditions ethniques bénéficiant toutes par là d'un lien d'origine ».

Ce qui mérite d'être souligné ici, c'est que la diversité procède du fait que chaque langue chante à sa façon : le grec a donné le chant dit byzantin, le latin, le chant dit grégorien, le slavon russe, (car il y en a plusieurs), le chant traditionnel qui s'est laissé déformer aux XVIII^e et XIX^e siècles par l'influence italienne et allemande (tout comme l'iconographie vers la fin du XVII^e), mais que certains retrouvent depuis le début du XX^e siècle. La déformation ou décadence a eu tendance, aussi bien dans l'iconographie que dans le chant, à faire perdre le caractère liturgique à l'une comme à l'autre.

Le caractère liturgique consiste précisément dans la non-contradiction absolument nécessaire avec « l'annonce de l'Évangile », comme dit le concile de Nicée II. Cette non-contradiction, dans le cas du chant, consiste à transmettre les paroles des prières, des textes, bibliques, hymnographiques, de façon parfaitement compréhensible pour la communauté. En effet, en dehors du sermon, tout ce qui est dit à haute voix dans la tradition que Lycourgos Angelopoulos appelle « orthodoxe », orientale ou occidentale, est psalmodié, cantillé ou chanté. (Cette tradition nous vient de la Synagogue). Le but essentiel de la parole liturgique, donc en non-contradiction avec l'annonce de la Bonne Nouvelle, l'Évangile, est l'édification de la Communauté, du Peuple de Dieu dont tous, de l'Évêque qui préside,

au portier ou à celui qui balaye, font partie. La Communauté, le Peuple de Dieu, le Corps du Christ, doit être comprise comme la décrit Saint Paul dans le chapitre 12 de la première Épître aux Corinthiens. Tous sont membres les uns des autres et aucun membre ne peut dire à un autre : « Je n'ai pas besoin de toi ». Chacun sert les autres.

Ceci est particulièrement vrai de ceux qui chantent et de ceux qui lisent. Ce qui est chanté, ce qui est lu, autrement dit les textes liturgiques, doit être compris comme la forme la plus élevée de la catéchèse. Ce dernier point concerne particulièrement la prière eucharistique dite par celui qui préside, l'Évêque ou le Prêtre qui préside toujours par délégation de l'Évêque.

Si le chant liturgique est appelé à proclamer la Bonne Nouvelle, il doit être tel qu'il ne masque pas la parole. La « décadence » a précisément trop souvent consisté à composer de telle façon que la parole n'est plus compréhensible et finalement, le chant à plusieurs voix tend à n'être plus un chant mais une composition de type instrumental. Or, la musique instrumentale, même si elle est très belle, ne consiste pas, contrairement à ce que certains pensent, à unifier dans la prière la Communauté des fidèles. Elle est trop souvent reçue par chacun individuellement et il n'y a plus de communauté de « personnes », au sens où, dans l'orthodoxie, la « personne » est par excellence l'être-en-communion. Cependant, au sein de certaines traditions liturgiques très anciennes, on utilise des instruments, mais ce sont des instruments de percussion pour accompagner le rythme des Psaumes, ou des cornes pour appeler à la prière.

Quelques remarques concrètes s'imposent. Il semble à certains que le chant monodique est plus facilement susceptible de respecter le caractère liturgique, donc théologique, du texte. C'est vrai, mais pas toujours. Saint Spyridon de Trimythonte avait un diacre doué d'une très belle voix et qui chantait en s'écoutant chanter. L'évêque Spyridon lui dit enfin : « À partir de maintenant, tu chanteras en silence ! », ce qui voulait dire, non pas qu'il ne donnerait plus de voix, mais qu'il devait chanter sans s'écouter, en mettant sa voix au service de la parole liturgique. Avec le chant polyphonique, c'est un peu plus difficile mais malgré tout possible, à une condition essentielle : c'est que le chef de chœur, ou « protopsalte », ou encore « kanonarque »

(le vrai sens de ce mot c'est qu'il est celui qui « interprète » théologiquement la phrase), apprenne aux chantres à chanter à plusieurs voix de telle façon que l'on n'en entende qu'une seule, comme les trois Jeunes Gens dans la fournaise. Cela demande un travail difficile en répétitions dans le but d'obtenir que les chantres s'écoutent les uns les autres jusqu'à ce que leurs voix « se marient » en quelque sorte, et que l'on ne puisse plus entendre et se dire : « Tiens, c'est un tel ou une telle » dont la voix ressort et devient reconnaissable.

Enfin, on peut facilement constater que certaines langues sont plus faciles à chanter liturgiquement que d'autres. Le grec, le latin, le slavon, le roumain, sans parler de l'hébreu et de l'arabe, sont des langues accentuées. L'anglais, l'italien et l'allemand aussi. La langue difficile est le français parce que les mots ne sont pas accentués. Mais, il ne faut jamais oublier que la syntaxe française, quant à elle, est accentuée. Dans chaque phrase, il faut chercher le ou les accents syntaxiques selon le sens théologique de la phrase et adapter la musique choisie (la plupart du temps slave-russe) en fonction de ce sens qui alors devient liturgique car compréhensible pour le Peuple de Dieu. Il faut apprendre à utiliser sa voix (ou les voix) de façon souple pour que les accents théologiques soient respectés (il faut par exemple éviter de chanter les 'e' muets aussi fort que le reste). Il y a, en ce moment, une certaine tendance à réintroduire les « mélismes » du slavon, par amour ou respect excessif pour la musique slave-russe, ce qui nécessairement met un accent sur la musique au détriment de la parole. On ne peut pas oublier que toute parole liturgique doit mettre la Communauté en relation avec la Parole faite chair, avec le Christ incarné, venu pour manifester « la Trinité en un seul être ».

liturgie

Les offices de la Semaine Sainte dans la tradition byzantine

Par le père Mikhaïl Jeltov*

Les offices de la Semaine Sainte et de Pâque sont le sommet et le centre de toute l'année liturgique de l'Église orthodoxe. Ils diffèrent des offices du reste de l'année par l'abondance des lectures bibliques et une hymnographie particulière. Les recherches historiques montrent que le choix des lectures bibliques et la rédaction des hymnes de la Passion et de Pâques ne sont pas le fruit du travail d'un centre liturgique à une époque précise. La liturgie monastique post-iconoclaste de la Semaine Sainte et de Pâque, qui est le modèle de l'ordo liturgique toujours en usage dans l'Église orthodoxe, a réuni les traditions de deux villes, Constantinople et Jérusalem, complétées par l'hymnographie des VII^e-VIII^e siècles des auteurs tels que saint André de Crète et saint Côme de Maïoum. Cette synthèse s'est opérée aux VIII^e-IX^e siècles; elle a été suivie d'autres modifications moins importantes plus tard.

La liturgie cathédrale de Constantinople avant le VIII^e siècle

Malheureusement, peu de renseignements nous sont parvenus au sujet de la liturgie cathédrale de Constantinople avant la crise iconoclaste. Tandis que la tradition de Jérusalem, antérieure au VII^e siècle, est présentée dans des écrits des contemporains et les textes liturgiques de l'époque, les recueils liturgiques de Constantinople d'avant la crise iconoclaste n'ont pas été conservés. Ce n'est que par des témoignages indirects que l'on peut juger de la tradition liturgique de la capitale de l'Empire oriental.

Le cycle pré-iconoclaste des offices de la Semaine sainte à Constantinople peut être restitué à partir de la composition des kondakia de la Passion de saint Romain le Mélode (VI^e siècle). À l'origine, les kondakia étaient des hymnes composées de plusieurs strophes: une introduction, *proemion* (cette seule partie est appelée kondakion dans l'usage actuel), et de plusieurs *hykos* (leur nombre pouvait aller de dix à quarante). Certains de ces *hykos* sont conservés dans la liturgie actuelle, un seul pour un *proemion*, à l'exception des kondakia du Dimanche de la Tyrophagie, des obsèques

d'un prêtre et de l'Hymne acathyste à la Mère de Dieu dont la forme est celle d'un antique kondakion. Les kondakia de Romain le Mélode pour le Lundi saint sont consacrés au récit biblique sur Joseph, le fils de Jacob-Israël. Ceux du Mardi saint, à la parabole évangélique des dix vierges. Ceux du Mercredi saint, au récit évangélique de la femme pécheresse qui oignit de myrrhe précieuse la tête du Seigneur. Les kondakia du Jeudi saint parlent de la trahison de Juda et du reniement de l'apôtre Pierre. Les kondakia du Vendredi saint sont dédiés à la Passion du Christ et aux lamentations de la Vierge au pied de la Croix. La liturgie actuelle de la Semaine sainte comprend le kondakion de Romain le Mélode sur la Passion du Christ et les lamentations de la Mère de Dieu (Vendredi saint). Les kondakia du Mardi et du Mercredi saints, en usage de nos jours, sont des hymnes modifiées de Romain. Les kondakia du Lundi et du Jeudi saints n'ont rien en commun avec ceux de Romain le Mélode. Cependant, la thématique de ces jours saints est encore la même que dans la liturgie pré-iconoclaste.

* Professeur à l'académie de théologie de Moscou. Cet article a été publié en russe sur le site officiel du Comité synodal pédagogique de l'Église orthodoxe russe (www.bogoslov.ru). Traduit en français par le hiéromoine Alexandre Siniakov.

En plus de la thématique propre de chaque jour de la Semaine sainte, un autre facteur déterminait la particularité des offices de la Passion à Constantinople (comme dans les autres Églises): la fin de la période de préparation au baptême des catéchumènes, baptisés pendant la vigile pascale. L'étape finale du catéchuménat et la célébration du baptême sont décrites dans le *Typicon* de la Grande Église et l'*Euchologe* de Constantinople, datés de l'époque post-iconoclaste. Mais il n'y a pas de raison de croire que la pratique sur ces deux points était différente auparavant. Pendant le Carême, les catéchumènes devaient assister aux offices de tierce et sexte où était lu un passage de la prophétie d'Isaïe, accompagné d'un enseignement. La leçon était suivie par l'office des vêpres avec la liturgie des Dons présanctifiés où les catéchumènes écoutaient deux autres lectures vétérotestamentaires: de la Genèse et des Proverbes, entre lesquelles ils entendaient la proclamation: « La lumière du Christ illumine tous les hommes! » Après les litanies et l'indication du diacre, les catéchumènes quittaient l'église, laissant les fidèles seuls pour le reste de l'office. Le même déroulement s'appliquait à la Semaine sainte jusqu'au vendredi inclus, à la seule différence que le livre d'Ézéchiel remplaçait celui d'Isaïe, le livre de l'Exode, celui de la Genèse et le livre de Job, celui des Proverbes. Ce cycle de lectures se terminait le Vendredi saint. Ce jour-là, il n'y avait plus de catéchèse entre sexte et vêpres, mais la célébration du rite du renoncement à Satan et de la profession de la foi en Christ, présidée par le patriarche. Il était alors annoncé aux catéchumènes: « Le temps de

vos catéchuménat prend fin, voici que vient le moment de votre purification... ». Le Samedi saint ne comportait pas de catéchèse, mais, pendant les lectures vétérotestamentaires des vêpres (ces vêpres du soir du Samedi saint sont le début de la vigile pascale), les catéchumènes recevaient le sacrement du baptême et de la chrismation.

À Constantinople, la liturgie était célébrée tous les jours de la Semaine sainte: le jeudi soir et le soir du samedi saint, le canon eucharistique de saint Basile le Grand; lundi, mardi, mercredi et vendredi, la liturgie des Dons présanctifiés. À cause du jeûne, toutes ces liturgies étaient célébrées après les vêpres. Nous n'avons pas conservé la répartition des lectures à ces liturgies d'avant la crise iconoclaste. On peut cependant supposer que les lectures évangéliques citées dans le *Typicon* de la Grande Église pour les jours de la Semaine sainte (mais pas de la Pâque) correspondent généralement à la pratique pré-iconoclaste.

L'Évangile de la Résurrection est proclamé à la liturgie du soir du Samedi saint. En fait, les vêpres et la liturgie du Samedi saint ne sont rien d'autre que les vigiles de la nuit de Pâque. C'est donc le seul samedi de l'année où il n'y a pas de liturgie propre. C'est sans doute la raison pour laquelle, à la fin des matines du Samedi saint, le *Typicon* de la Grande Église prévoit un cycle de lectures (apostolique et évangélique) qui remplace la liturgie. Avant la crise iconoclaste, ce cycle comportait aussi une lecture vétérotestamentaire [...].

Particularités de la liturgie de la Passion à Jérusalem aux IV^e-VII^e siècles

Le cycle des offices de la Passion à Jérusalem aux IV^e-VII^e siècles diffère de celui des autres centres chrétiens par un ordo particulier de la liturgie du Jeudi et du Vendredi saints. Selon le témoignage d'Égérie (fin du IV^e siècle)¹, la liturgie eucharistique du Jeudi saint commençait au Martyrium (église majeure de Jérusalem) et se poursuivait dans la chapelle « derrière la Croix ». Après la communion, l'assemblée rejoignait de nouveau le Martyrium où étaient dites les prières finales et la bénédiction. Après cet office, tout le monde se hâtait de rentrer à la maison, dit Égérie, pour un repas, avant de se

rendre au Mont des Oliviers pour une vigile de la Passion qui durait toute la nuit. Selon un autre témoignage plus tardif – la traduction arménienne du Lectionnaire de Jérusalem du V^e siècle – deux liturgies étaient célébrées simultanément au Martyrium et à la chapelle « derrière la Croix ». À la fin des deux liturgies, tous allaient dans l'église « à Sion » où était chanté un psaume, suivi des lectures apostolique et évangélique. Les vigiles du Vendredi saint commençaient immédiatement après cet office. Enfin, dans la traduction géorgienne du Lectionnaire de Jérusalem qui reflète

¹ Égérie, Journal de voyage. Paris: Cerf, 1997, Sources chrétiennes n° 296.

une pratique encore plus tardive, il est dit que la liturgie du Jeudi saint était suivie par le rite du lavement des pieds et la célébration des vigiles du Vendredi saint.

Selon le journal d'Égérie, les vigiles du Vendredi saint commençaient à l'église de l'Éléona, au Mont des Oliviers, bâtie au lieu où le Seigneur passa ses dernières heures avec les disciples avant son arrestation. Les fidèles demeuraient dans cette église jusqu'à la 5^e heure de la nuit (23 heures approximativement). On y chantait « des hymnes et des antiennes appropriées au jour et au lieu² », entrecoupées de prières, et lisait sans doute Jn 14-16, dernière conversation du Christ avec les disciples. Aux environs de minuit, l'assemblée se déplaçait à l'Imbomon, lieu de l'Ascension du Seigneur, où étaient chantées des hymnes et des antiennes; l'évêque lisait les prières du Vendredi saint. Au premier chant du coq, tous allaient à l'endroit où le Christ pria avant son arrestation (Lc 22, 41). Une oraison « appropriée » y était dite, une hymne était chantée; la lecture de l'Évangile sur la prière du Christ à Gethsémani était suivie d'une autre oraison. Ensuite, tout le monde descendait avec l'évêque à Gethsémani où le Christ fut arrêté. Plus de deux cents flambeaux, selon Égérie, accompagnaient la procession. À Gethsémani, on faisait une prière « appropriée », chantait une hymne et le récit évangélique de l'arrestation de Jésus était lu. Égérie précise qu'à la lecture de ce passage tout le monde pleurait si fort que l'on entendait les lamentations jusque dans la ville. À la fin des lectures, l'assemblée se dirigeait vers la ville et l'église majeure. À l'aube, tous allaient « jusqu'à la Croix »; là on lisait le passage de l'Évangile sur le jugement devant Pilate et l'évêque renvoyait le peuple. Aussitôt après le renvoi de la Croix, les fidèles marchaient vers Sion pour prier devant la colonne de flagellation et ensuite regagnaient leurs maisons.

Les traductions arménienne et géorgienne du Lectionnaire présentent aussi les vigiles du Vendredi saint comme une pérégrination aux lieux de la Passion. Il y est question de sept stations et de sept lectures de l'Évangile. Les hymnes entre les lectures sont présentées de façon détaillée: ce sont des psaumes avec des antiennes, chantées après chaque verset. Dans la liturgie antique, les processions étaient accompagnées de la psalmodie avec des

antiennes. En l'occurrence, ces chants étaient exécutés pendant que l'assemblée changeait d'endroit. Le psaume était suivi d'un *hypakoï* (tropaire) chanté vraisemblablement au moment de l'arrivée à la nouvelle destination. Ces *hypakoï* ne sont mentionnés que dans le Lectionnaire géorgien. Les lectures évangéliques racontaient chronologiquement les événements entre la Cène mystique et la montée du Christ au Golgotha.

Ainsi, les récits évangéliques de la Crucifixion et de la mort du Christ n'étaient pas lus pendant la vigile du Vendredi saint à Jérusalem, contrairement à la pratique actuelle. Ces passages faisaient partie d'un autre office – la station du jour du Vendredi saint. Selon Égérie, cet office commençait l'après-midi du Vendredi saint et se déroulait – quelles que soient les conditions climatiques – sur la place devant l'église, entre le lieu de la découverte de la Croix et l'Anastasis. Cet office comprenait les psaumes messianiques, les lectures apostoliques parlant de la Passion du Christ, ainsi que des lectures de l'Évangile sur les souffrances et la mort du Seigneur. Les lectures étaient intercalées d'hymnes et de prières. Égérie affirme qu'on pleurait beaucoup pendant cet office. Il se terminait vers la neuvième heure (15 h environ) par la lecture du récit de l'évangile de Jean sur la mort du Christ sur la Croix, suivie d'une oraison et du renvoi. Les traductions arménienne et géorgienne du Lectionnaire indiquent les lectures bibliques de cet office. Le Lectionnaire géorgien mentionne même la répartition en douze parties avec un tropaire pour chacune.

La liturgie monastique byzantine post-iconoclaste – en usage actuellement dans l'Église orthodoxe – adopte, pour les offices du Vendredi saint, non sans modifications, la structure de la liturgie cathédrale de Jérusalem (pérégrination nocturne et station du jour), complétée par les éléments de la tradition constantinopolitaine et enrichie de la nouvelle hymnographie des VII^e-VIII^e siècles. Les matines (vigiles) avec les douze (au début onze) lectures évangéliques de la liturgie orthodoxe contemporaine correspondent à la vigile nocturne de l'Église de Jérusalem aux différents lieux de la Passion du Christ. Les offices des heures du Vendredi saint qui contiennent douze tropaires (3 pour chacune des quatre heures) et les lectures bibliques adaptées, correspondent à la station du jour à Jérusalem.

² Op. cit., p. 273.

Nouvelle hymnographie, VII^e - VIII^e siècles

Aux VII^e-VIII^e siècles, l'hymnographie byzantine a donné naissance à un nouveau type de chants liturgiques – canons et stichères. Autrefois, on considérait que cette nouvelle forme d'hymnographie était née *ex nihilo*, mais les études des traductions syriaques, arméniennes et surtout géorgiennes des recueils liturgiques pré-iconoclastes ont démontré que ce nouveau style hymnographique avait des antécédents à Jérusalem aux IV^e-V^e siècles.

Aux VII^e-VIII^e siècles, furent rédigés les canons* à deux, trois et quatre odes de la Semaine sainte. Un cycle de cinq canons à trois odes (pour les offices du lundi au vendredi saints) et un canon à quatre odes pour le samedi saint sont de la plume de saint André de Crète. Un autre cycle de canons pour les jours de la Semaine sainte fut rédigé par saint Côme de Maïoum. Les stichères des offices de la Passion datent de la même époque. On voit d'ailleurs que certaines d'entre elles sont chantées à la fois aux vêpres et aux matines du même jour.

Évolution des offices de la Semaine sainte à l'époque post-iconoclaste

À partir du XI^e siècle, la pratique de lire en entier les quatre évangiles pendant les trois premiers jours de la Semaine sainte, aux offices des heures, se répand progressivement. Cette nouveauté est liée à la symbolique particulière de ces trois jours. Si

le Jeudi saint commémore le dernier repas de Pâque du Christ avec les disciples et le Vendredi saint la crucifixion et la mort du Seigneur, les trois premiers jours de la Semaine sainte se trouvent en quelque sorte dépourvus de symbolique manifeste.



Résurrection du Christ. Fresque de Léonide Ouspensky. Église des Trois-Saints-Docteurs. Paris.

* Dans la tradition actuelle, on appelle canon une composition liturgique allant de trois à neuf odes. Chacune des odes comprend un cantique de l'Ancien et du Nouveau Testament entre les versets duquel sont intercalés les tropaires (brefs chants en rapport avec la liturgie du jour). Dans la pratique contemporaine, il arrive que les cantiques bibliques soient omis: il ne reste alors du canon que les tropaires. Les canons sont chantés aux matines et, certains jours, aux complies.



Le patriarche Cyrille célèbre le rite du lavement des pieds. Jeudi Saint.

Dans la mesure où l'Évangile raconte que, de son entrée solennelle à Jérusalem jusqu'aux événements de la Passion, le Seigneur enseignait dans le temple de Jérusalem, il a donc été décidé de lire, pendant ces trois jours, l'ensemble des quatre évangiles. La lecture est faite par le prêtre qui représente ainsi le Christ.

À partir du XII^e-XIII^e siècle, on a cessé de célébrer le Vendredi saint la liturgie des Dons présanctifiés. Un siècle plus tard, les tropaires de la Résurrection « Le chœur des anges s'émerveilla » furent rajoutés après le psaume 118 aux matines du Samedi saint. De même, les vêpres de ce jour furent complétées par les stichères de la Résurrection du premier ton. À partir du XIV^e siècle, des hymnes de lamentation furent intercalées entre les versets du psaume 118 aux matines du Samedi saint; elles parlent de la mort, de la sépulture et de la descente aux enfers du Christ. Aux XVI^e-XVII^e siècles, les lectures évangéliques furent introduites aux matines des quatre premiers jours de la Semaine sainte. C'est à la même époque qu'apparaît aussi le rite de l'épithaphion qui symbolise le suaire dont le corps du Christ fut enveloppé. L'épithaphion fut introduit d'abord aux matines du Samedi saint, puis, également, aux vêpres du Vendredi saint.

Cependant, l'évolution la plus sensible des offices de la Semaine sainte à l'époque post-iconoclaste consiste non pas tant dans l'introduction de nouveaux éléments dans l'ordo, que dans le changement de l'heure des célébrations. La pratique ancienne – maintenue par le *Typicon* en usage de nos jours! – prescrit de célébrer les vêpres en fin de journée, les complies au début de la nuit, les matines du lundi au jeudi pendant la seconde partie de la nuit, et le vendredi, pendant toute la nuit (parce que ces matines du Vendredi saint remontent à la tradition de l'Église de Jérusalem où elles commençaient après les vêpres). De même, la liturgie des Dons présanctifiés, suivant les vêpres, doit être célébrée en fin de journée, tandis que les vêpres avec la liturgie du Samedi saint doivent commencer en début de la nuit et être immédiatement suivies de l'office de minuit, des matines et de la seconde liturgie de Pâques, célébrées dans la seconde moitié de la nuit. Il se trouve que de nos jours, il est devenu habituel de célébrer pendant la Semaine sainte les matines la veille au soir (ce qui fait disparaître les complies) et les vêpres avec les liturgies, le matin, y compris pour les vêpres du Samedi saint, premières de Pâques. Les horaires anciens et réglementaires des offices ne sont pratiqués qu'au Mont Athos et dans certains monastères de stricte observance.

Réponse de Nicolas Gogol à Vissarion Bielinski

La lettre de Nicolas Gogol (1809-1852), proposée ici en traduction française**, ne fut jamais expédiée à son destinataire, Vissarion Bielinski (1811-1848), critique littéraire, qui s'en était vivement pris aux Passages choisis d'une correspondance avec des amis, œuvre publiée par Gogol en 1846. Pourtant, quelques années auparavant, Bielinski défendait Gogol, en difficulté avec la censure à cause des Âmes mortes.*

Bielinski traite les Passages choisis d'ouvrage rétrograde et obscurantiste. Il appelle Gogol « l'apôtre du knout ». Pourtant, cette correspondance aborde des sujets divers, notamment le sens spirituel des Âmes mortes, l'éthique sociale et la vie spirituelle.

Nous proposons ce texte à l'occasion du bicentenaire de la naissance de Nicolas Gogol, l'un des écrivains russes les plus religieux du XIX^e siècle.

Par quoi commencer ma réponse? Je commencerai par citer vos propres paroles: « Réveillez-vous, vous êtes au bord du gouffre! » Comme vous êtes loin du droit chemin! Comme les choses que vous voyez sont tortueuses! Avec quelle grossièreté et ignorance avez-vous traité mon livre! Quelle interprétation lui avez-vous donnée! Puissent les saintes puissances apporter un peu de paix dans votre âme torturée et souffrante! Pourquoi vous a-t-il fallu dériver de la voie paisible qui était la vôtre autrefois? Que pouvait-il y avoir de plus agréable que de montrer aux lecteurs la beauté dans l'œuvre de nos écrivains, d'élever leur âme et leurs capacités intellectuelles à la vision des belles choses, de jouir du sentiment de compassion éveillé en eux et d'avoir ainsi un effet bénéfique sur leur âme? Cette voie vous aurait mené à la réconciliation avec la vie, elle vous aurait incité à bénir la nature. Quant aux événements politiques, la société se serait apaisée d'elle-même, si la paix était dans le cœur de ceux qui ont sur elle de l'influence. Au lieu de cela, votre bouche est remplie de haine et de fiel. Pourquoi s'engager dans le marais politique, dans les événements troubles de notre temps quand on a une âme

aussi sensible que la vôtre, alors que même un homme ferme et prudent s'y égarerait? Comment ne vous y perdriez-vous pas, vous qui avez une intelligence unilatérale et inflammable comme la poudre, vous qui vous embrasez avant d'avoir su la vérité? Vous y serez consumé comme un cerge et brûlerez les autres.

Je n'ai jamais nourri d'intérêts personnels, même quand j'étais encore sous le charme des biens de ce monde, et encore moins maintenant où il me faut penser à la mort. Je n'ai jamais eu d'ambition personnelle. Je ne voulais rien obtenir de personne. Ce n'est pas dans ma nature. La pauvreté a un charme. Vous auriez dû vous souvenir que je n'ai même pas de coin à moi et que je ne cherche qu'à alléger encore ma petite valise de voyage, pour pouvoir quitter plus facilement ce monde. Vous auriez dû vous retenir de m'accabler de ces soupçons outrageants dont je n'oserais souiller même la dernière des canailles. Vous devriez y penser. Vous prenez pour excuse votre colère. Mais comment osez-vous parler, dans un état de colère, de sujets aussi importants? Ne voyez-vous

* Le texte original russe est tiré de Н. В. Гоголь, Полное собрание сочинений в 14 томах. Л.: Изд-во академии наук СССР, 1952. Том 13, « К № 200 », p. 435–446.

** Du hiéromoine Alexandre Siniakov.

pas que votre esprit colérique vous aveugle et vous prive de sérénité ?

Vous dites que mon livre est une louange à notre gouvernement. Je ne lui ai jamais chanté de louanges. J'ai simplement dit que le gouvernement est composé d'hommes comme nous. C'est nous qui gravissons les grades du service public et composons le gouvernement. Et si le gouvernement n'est qu'une bande de voleurs – ou croyez-vous que les Russes ne le savent pas? – examinons, pourquoi il en est ainsi. La complexité et la prolifération monstrueuse des droits ne viendraient-elles pas du fait que chacun va où bon lui semble? L'un n'a d'yeux que pour l'Angleterre, l'autre, pour la Prusse, un autre encore, pour la France...

Vous dites que le salut de la Russie est dans l'adhésion à la civilisation européenne. Que cette notion est vague et indéfinissable ! Vous auriez pu au moins préciser ce qu'il faut comprendre par civilisation européenne, expression que tous répètent étourdiment. Il y a là le phalanstérien*, le rouge et d'autres, tous prêts à s'entre-dévorer. Ils véhiculent des principes si destructeurs, si dévastateurs que toute tête pensante tremble en Europe et se demande malgré elle où est bien passée notre civilisation. La civilisation européenne est devenue un fantôme que personne n'a jamais vu ; si on cherche à le saisir, il se dissout. C'est comme le progrès qui existait tant qu'on n'avait pas commencé d'y penser. Il est parti en fumée dès qu'on a voulu le saisir.

D'où vient votre impression que j'ai chanté également des louanges à notre clergé « ignominieux », comme vous l'appellez? Est-ce parce que j'ai dit que le prédicateur de l'Église orientale doit prêcher par sa vie et ses œuvres? Pourquoi tant de haine? J'ai connu beaucoup de mauvais popes et pourrais raconter peut-être plus d'anecdotes amusantes sur eux que vous-même. Mais il m'est arrivé aussi d'en voir certains dont j'admire la sainteté et l'ascèse et j'ai constaté qu'ils sont des créatures de notre Église orientale, pas occidentale. Bref, je n'avais aucune intention

de louer ceux des membres du clergé qui ont fait et continuent à faire honte à notre Église, mais ceux qui en sont l'honneur.

Vous séparez l'Église du Christ du christianisme, cette même Église et ses pasteurs qui, par leur mort dans le martyre, ont attesté la vérité de chaque parole du Christ, qui ont péri par milliers sous le glaive et le couteau des meurtriers, tout en priant pour eux. Ils ont épuisé leurs bourreaux au point que les vainqueurs sont tombés aux pieds des vaincus et le monde entier a entendu le message du Christ. Ces pasteurs, ces évêques-martyrs qui, sur leurs épaules, ont sorti l'Église des tribulations, vous voulez les séparer du Christ, en les traitant de mauvais interprètes de sa parole? Qui serait alors à même de mieux interpréter, et plus fidèlement le Christ? Seraient-ce les communistes et les socialistes d'aujourd'hui qui expliquent que le Christ appelait à exproprier et à piller les riches?

Le Christ ne recommande nulle part à personne d'accumuler. Au contraire, il nous ordonne avec insistance de céder, de se dépouiller de sa dernière chemise au profit de celui qui cherche à la lui ôter, de marcher deux stades avec celui qui demande de l'accompagner sur un stade.

On ne peut pas, après n'avoir reçu qu'une formation superficielle de journaliste, porter des jugements sur de tels sujets. Il faut pour cela avoir étudié l'histoire de l'Église. Il faut relire attentivement toute l'histoire de l'humanité dans les sources et non pas dans des petites brochures contemporaines écrites par on ne sait qui. De tels renseignements superficiels tirés des encyclopédies dispersent l'esprit au lieu de le recentrer.

Que puis-je répondre à votre remarque brutale sur l'absence de penchant pour la religion chez le moujik russe qui se frotte le bas du dos en parlant de Dieu? Vous faites cette constatation avec une telle certitude, comme si vous aviez fréquenté le moujik russe toute votre vie. Que dire, alors que des milliers d'églises et de monastères qui parsèment

la terre russe témoignent du contraire? Ils sont bâtis non pas grâce aux contributions des riches, mais avec les dons des indigents, de ce même peuple dont vous dites qu'il manque de respect pour Dieu, ce peuple qui est prêt à partager son dernier kopeck avec un pauvre et avec Dieu, qui endure patiemment les privations que chacun de nous connaît, pour pouvoir offrir quelque chose à Dieu. Non, Vissarion Grigoriévitch, celui qui a vécu toute sa vie à Pétersbourg, à écrire de petits articles dans des journaux et à lire les romanciers français si présomptueux qu'ils ne voient pas que la vérité vient de l'Évangile et que la vie qu'ils décrivent est laide et banale, celui-là ne peut pas se permettre des jugements sur le peuple russe.

Qu'est-ce qui serait mieux pour les paysans : être régis par un seul seigneur, bien formé à l'université et sensible à beaucoup de choses, ou par plusieurs fonctionnaires, moins instruits, intéressés et ne cherchant que leur propre bénéfice? Il y a beaucoup de sujets de la sorte auxquels chacun de nous devrait réfléchir au préalable, avant de se lancer, avec la flamme d'un jeune chevalier sans retenue, dans les discussions sur l'émancipation. Il ne faudrait pas que la libération soit pire que l'esclavage.

Je suis également surpris par l'assurance téméraire avec laquelle vous affirmez : « Je connais notre société et son esprit », vous en jurez même. Comment peut-on garantir la connaissance de ce caméléon qui change à tout instant? Comment pouvez-vous prouver votre connaissance de la société? Par quels moyens? Avez-vous montré quelque part dans vos œuvres que vous êtes un fin connaisseur de l'âme humaine? Avez-vous une expérience suffisante de la vie? Vivant presque sans contact avec les gens et le monde, menant une paisible existence de collaborateur d'un journal, occupé en permanence à la rédaction d'articles à feuilleter, comment peut-on avoir une idée de ce monstre gigantesque qui, par ses manifestations imprévues, nous prend au piège, avec tous les jeunes écrivains qui méditent sur le monde entier et l'humanité, alors qu'il y a assez de soucis autour de chacun de nous. Il faut d'abord résoudre ces

soucis pour voir la société s'améliorer d'elle-même. Si nous négligeons nos devoirs envers notre prochain et partons à la conquête de la société, alors nous défailirons dans les deux cas. Ces derniers temps, j'ai rencontré beaucoup de jeunes gens complètement égarés. Les uns croient que par les transformations et les réformes, par tels ou tels procédés, il est possible de corriger l'éducation de la société. Mais les désordres et les têtes brûlées ne vont pas rendre la société meilleure. Aucune constitution ne peut mettre un terme au bouillonnement intérieur. La société se forme d'elle-même, elle est composée d'êtres uniques. Il faut que chacune de ces unités accomplisse son devoir. L'homme doit savoir qu'il n'est pas un animal matériel, mais le noble citoyen du Royaume des Cieux. Tant qu'il ne vit pas, ne serait-ce qu'un peu, comme un citoyen céleste, la société terrestre ne trouvera jamais d'ordre.

Vous dites que la Russie a prié beaucoup, mais en vain. Non, la Russie n'a pas prié en vain. Chaque fois qu'elle priait, elle obtenait le salut. Elle pria en 1612 et fut sauvée des Polonais ; elle pria en 1812 et fut sauvée des Français. Ou bien, pour vous, la prière, c'est quand un homme parmi cent prie, tandis que les autres vivent dans la débauche, à en perdre la tête, passant leur temps à des spectacles divers et variés, pariant les restes de leur fortune, la dépensant dans la jouissance du confort dont la civilisation européenne insensée nous a dotés?

L'homme de lettres existe pour autrui. Il sert l'art qui introduit dans l'âme du monde la vérité de la réconciliation et non l'animosité, l'amour de l'homme et non la haine ou l'inimitié. Revenez à votre objectif que vous avez délaissé par l'inconstance de la jeunesse. Reprenez vos études. Étudiez les poètes et les sages qui éduquent l'âme. Vous avez vous-même reconnu que les occupations journalistiques éventent l'âme ; vous en sentez déjà le vide. C'est inévitable. Souvenez-vous de vos études approximatives et désorganisées : vous n'êtes même pas allés au bout du cycle universitaire. Compensez cela par la lecture des grandes œuvres et non des brochures contemporaines rédigées par des esprits enflammés et loin d'avoir une vision intègre.

* Partisan de la doctrine de Charles Fourier (NDT).

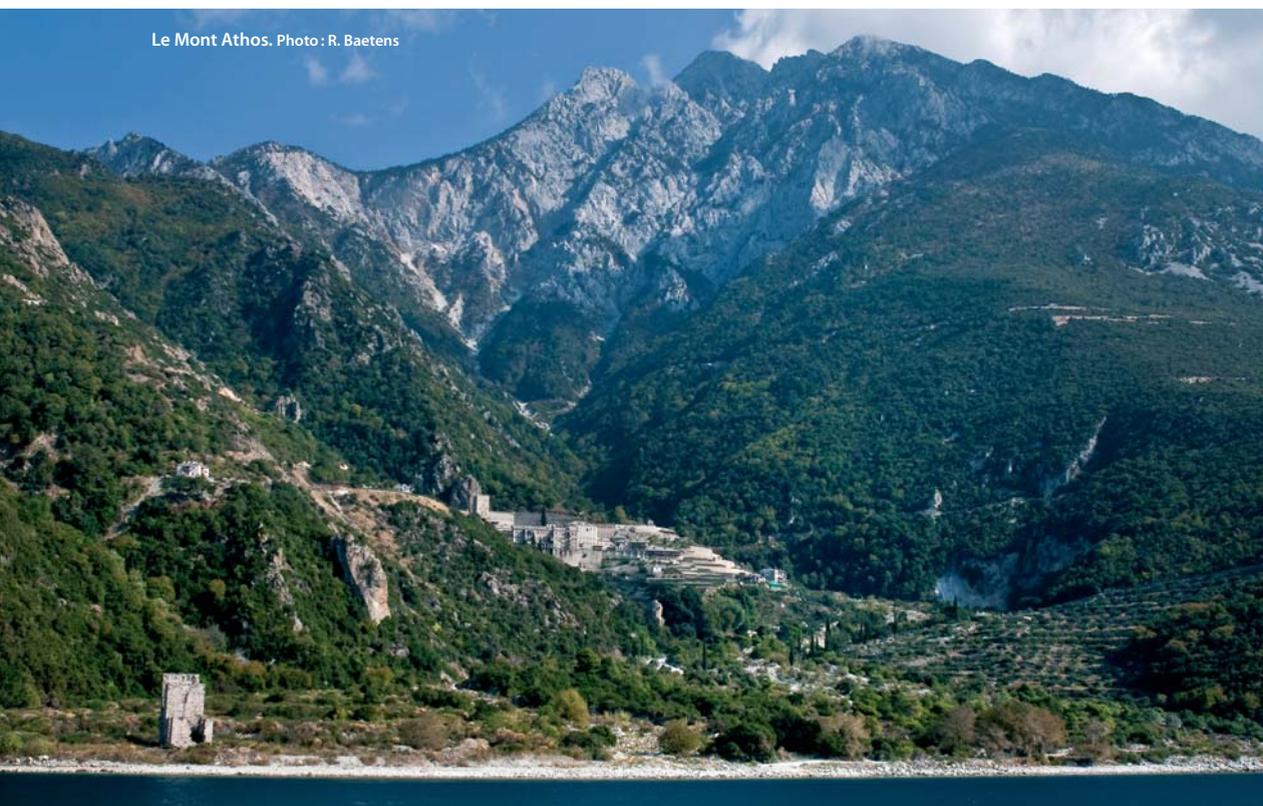
vie religieuse

Pèlerinage au Mont Athos

Par le père Serge Model*

Fin octobre-début novembre 2008, j'ai eu la grâce – pour la troisième fois – d'accompagner un groupe de pèlerins au Mont Athos, la « Sainte Montagne » du monachisme orthodoxe. Tout le monde n'ayant pas forcément cette possibilité, il m'a paru intéressant de proposer ici cette modeste évocation d'un haut lieu de l'orthodoxie, sur lequel nombre de légendes ont couru, et parfois courent encore¹.

Le Mont Athos. Photo : R. Baetens



Cadre géographique et historique

Le Mont Athos est la plus orientale des trois péninsules de la région de Chalcidique (nord de la Grèce). Sur cette presqu'île de 60 km de long et de 8 à 12 km de large, s'élève une montagne

abrupte, couverte d'épaisses forêts, et dont le sommet culmine à 2033 m. On l'appelle la « Sainte Montagne » ou encore le « Jardin de la Vierge ». D'après la tradition, en effet, la Sainte Vierge

* Secrétaire du diocèse orthodoxe russe en Belgique et membre du comité de rédaction du *Messenger de l'Église orthodoxe russe*.

¹ Voir moine Basile Krivochéine, « Les légendes de l'Athos », *Byzantion*, n°14, 1939, pp. 662-666.



Que tout ce qui vit et respire loue le Seigneur. Photo : R. Baetens

aurait, lors d'un voyage, débarqué après une tempête sur le Mont Athos. Admirant le paysage, elle aurait demandé à son Fils de lui faire don de ce territoire. Alors, une voix se fit entendre, disant : « Que ce territoire soit à toi comme ton jardin, et un havre pour ceux qui y chercheront leur salut ! » Depuis lors, la montagne est dédiée à la Mère de Dieu, sous la protection de laquelle viennent se placer ceux qui souhaitent consacrer leur vie à la prière et à la contemplation.

Et il est vrai que, par son isolement et son magnifique cadre naturel, le Mont Athos est propice au silence et au recueillement. Aussi connu-il, dès la période byzantine, une grande affluence de moines et d'ermites de l'ensemble du monde chrétien².

À partir du IX^e siècle, le Mont Athos apparaît officiellement comme un centre monastique majeur de la chrétienté. En 963, saint Athanase l'Athonite fonde le premier grand monastère, la « Grande Laure ». D'autres suivront, et grâce à la protection

des empereurs byzantins, leur nombre s'accroîtra rapidement. Après la prise de Constantinople par les Turcs, les monastères bénéficieront du soutien des princes danubiens (serbes, bulgares, roumains) et des tsars russes. Tout au long des siècles, le Mont Athos sera ainsi l'un des principaux centres spirituels et culturels de l'Église orthodoxe. De nombreux saints, de grands spirituels, de savants théologiens, des artistes remarquables s'y illustreront. Dans les pays de tradition orthodoxe, le pèlerinage à la « Sainte Montagne » deviendra, avec celui en Terre sainte, le plus populaire.

Au XX^e siècle, le Mont Athos fut reconnu comme République monastique autonome au sein de l'État grec³. Vingt grands monastères, auxquels il faut ajouter des *skits* (du grec *askitika*, lieux d'ascèse), ermitages (*kalyvia*) ou cellules (*kellia*) divers, regroupent près de 2000 moines⁴ de différentes origines (surtout grecque, mais aussi russe, serbe, bulgare, roumaine et quelques occidentaux). Canoniquement, le Mont Athos relève du patriarche de Constantinople.

² Jusqu'au XIII^e siècle, il y avait même au Mont Athos un monastère bénédictin de rite latin.

³ Sur le statut juridique du Mont Athos, voir archimandrite G. Papatomas, Le patriarcat œcuménique de Constantinople (y compris la Politeia monastique du Mont Athos) dans l'Europe unie (approche nomocanonique), *Thessalonique*, éd. Epektasis, 1998.

⁴ Les chiffres varient fort selon les sources. Il semble cependant acquis qu'après une période de déclin dans les années 1950-70 (où le nombre de moines ne dépassait plus 1 100), un certain renouveau s'est fait jour ces dernières années.

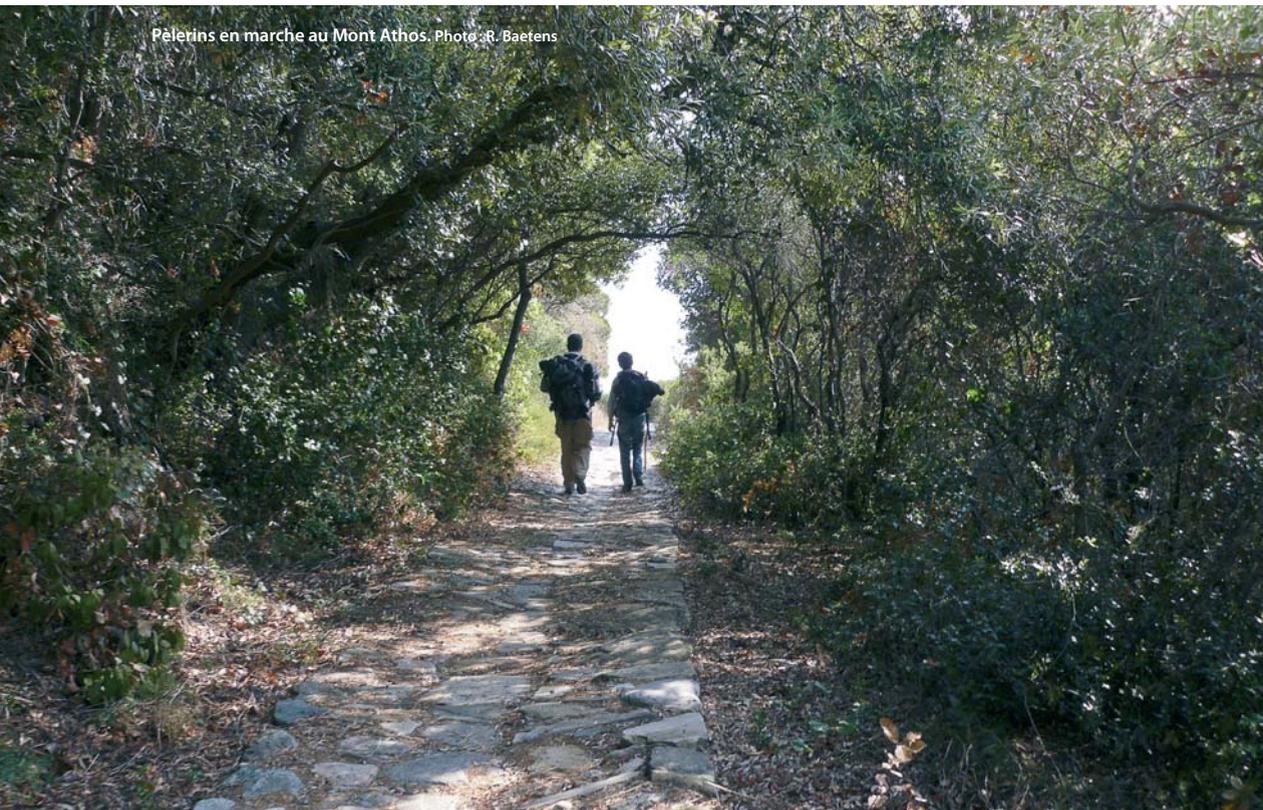
Arrivée au Mont Athos

Généralement, on arrive au Mont Athos depuis Thessalonique, la grande métropole du Nord de la Grèce. Fondée dans l'Antiquité, la ville fut notamment visitée par saint Paul qui y prêcha et écrivit deux épîtres aux Thessaloniciens. La cité s'est surtout développée à l'époque byzantine, devenant la seconde ville de l'Empire. Occupant une situation privilégiée, à la fois enracinée en Grèce et ouverte sur les Balkans, l'agglomération rassemble aujourd'hui un million d'habitants, parmi lesquels de nombreux étudiants de la grande université « Aristote » (qui comprend une faculté renommée de théologie orthodoxe). Rappelons aussi que la région a engendré de nombreux saints, comme Grégoire Palamas qui fut archevêque de Thessalonique.

De Thessalonique, une route sinueuse mène, après 120 km, au petit port d'Ouranoupolis⁵,

d'où part quotidiennement le bateau pour l'Athos. On n'accède en effet à la sainte montagne que par voie maritime. Encore n'est-ce qu'après avoir obtenu un laissez-passer spécial, le fameux *diamonitirion*⁶. Celui-ci est octroyé par un bureau spécifique, qui ne le délivre jamais à aucune femme (depuis la consécration à la Vierge, aucune autre femme n'est admise à l'Athos), ni aux garçons mineurs (sauf ceux accompagnés de leur père). Une fois muni de ce précieux sésame, on embarque sur le bateau (chargé de pèlerins, de moines et de denrées diverses). Au cours de la traversée, on voit quelques-uns des monastères, situés tantôt au bord de la mer, tantôt sur les hauteurs. Le bateau s'arrête au petit port (*arsanas*) de chaque monastère ou au port principal de l'Athos (Daphni). Vous débarquez. Vous êtes sur l'Athos.

Pèlerins en marche au Mont Athos. Photo: R. Baetens



⁵ Littéralement : la « ville du ciel ».

⁶ Littéralement : le « trans-monastères », qui sera aussi demandé lors de l'arrivée dans les monastères.



Monastère de Dochariou. Photo: R. Baetens

Les monastères

Depuis le petit port, un chemin conduit au monastère entouré de murailles⁷. Tous les monastères athonites, en effet, bien que composés de constructions diverses s'étalant sur mille ans, présentent dans l'ensemble la même structure. Derrière les remparts s'élèvent le *katholikon* (église principale du monastère), le réfectoire, d'autres chapelles, des fontaines, les bâtiments administratifs, les cellules des moines et l'hôtellerie (*archontariki*) des pèlerins. Ceux-ci sont accueillis par le père hôtelier (*archontaris*) avec le traditionnel verre de raki, le loukoum et le verre d'eau. Il donne ensuite à remplir le registre du monastère et attribue les chambres (à 4, 6 ou 8 personnes, au confort « ascétique »⁸). On vous invite aussi à l'église pour vénérer les reliques des saints conservées dans le monastère (chaque monastère en possède un certain nombre).

La journée se déroule selon l'horaire monastique⁹, rythmée par les offices du matin (office de minuit, matines, heures et divine liturgie, qui s'enchaînent sans interruption de 4 à 8 h du matin environ) et du soir (vêpres et complies), et les deux repas du jour (matin et soir), pris ensemble dans le réfectoire monastique, généralement couvert d'admirables fresques. L'un des objectifs de ce rythme de vie est d'apprendre à limiter ses désirs humains (de nourriture, de sommeil, etc.). Durant les longs offices liturgiques¹⁰, vous perdez un peu la notion du temps. La sobriété et le dépouillement des célébrations, mais aussi la grande liberté des moines à cet égard, le tout dans des lieux où la prière est ininterrompue depuis mille ans, vous amènent peu à peu à vous libérer de vos tensions et à vous ramener à l'essentiel.

⁷ Les monastères sont en effet fortifiés, en raison des trop nombreuses attaques (pirates, Turcs, mercenaires latins, etc.) auxquelles ils ont dû faire face à travers l'histoire.

⁸ Si, dans certains monastères, il y a désormais de l'électricité et de l'eau chaude, dans d'autres, on utilise encore la lampe à pétrole et le poêle à charbon...

⁹ Au calendrier julien, en vigueur sur tout l'Athos, vient s'ajouter dans la plupart des monastères l'heure « byzantine », selon laquelle il est minuit au coucher du soleil. L'un ou l'autre monastère utilise l'heure « chaldéenne », selon laquelle il est 0 heure au lever du soleil.

¹⁰ Outre le rythme ordinaire des offices, les jours de fête, l'on célèbre une *agrypnie*, célébration qui dure toute la nuit, de 8 heures du soir à 10 heures du matin.



Vue d'ensemble du monastère de Dochariou. Photo : R. Baetens



Monastère de Stavronikita. Photo : R. Baetens

Parfois, vous êtes admis à parler avec l'un ou l'autre moine – quoique la barrière de la langue et les nombreuses occupations des moines limitent généralement fort cette possibilité – voire exceptionnellement avec le père spirituel (le *starets*, en grec *geronda*) du monastère. Jusqu'à nos jours, il y a eu à l'Athos de grands spirituels, doués du don de clairvoyance¹¹. La grande tradition de la sainteté n'est en effet pas interrompue, et dans le silence et la discrétion, l'Esprit-Saint poursuit son œuvre.

Lieux spécifiques

Nous avons visité les monastères de Dochariou, Gregoriou, Koutloumousiou, Stavronikita, Vatopedi, la Nouvelle Skite (*Néa Skiti*) et la capitale Karyes. Certains membres du groupe ont aussi vu Dionysiou, Zographou et Kostamonitou. Chacun de ces lieux présente un caractère spécifique, et possède des attraits particuliers. Tantôt ce sont

Vécue en commun par les moines, cette vie de détachement des passions, de respiration de l'être et de contact avec Dieu par la prière se transmet aussi aux visiteurs, du moins à ceux qui acceptent d'entrer dans cette atmosphère. Au cours de notre pèlerinage, nous avons pu le ressentir, notamment dans certains lieux spécifiques.

d'imposantes églises de pur style byzantin. Tantôt, des petites chapelles toutes simples. Tantôt un grand ensemble fortifié aux tours imposantes, tantôt une agréable cour centrale, aire de repos et de douceur. C'est comme une mosaïque aux différentes couleurs, dont chacune apporte sa contribution à l'ensemble.

¹¹ Parmi les plus connus, citons les pères Joseph l'hésychaste (1898-1959), Ephrem de Katounakia (1912-1988), Porphyrios (1904-1991) et Païssios (1924-1994). Aujourd'hui, on peut évoquer les pères Basile d'Iviron (anciennement de Stavronikita) ou Emilianos de Simonos-Petra.

Le monastère de Saint-Pantéléimon, par exemple – que nous n'avons pu visiter cette fois mais qu'on voit bien depuis le bateau – présente de grands bâtiments aux murs blancs et aux toits et coupes verts, traditionnels en Russie. C'est là qu'ont vécu saint Silouane, son disciple le père Sophrony ainsi que le père Basile Krivochéine (futur archevêque orthodoxe de Bruxelles et de Belgique). Conçu pour des centaines de moines (au début du XX^e siècle, ils étaient plus de 2 000 en ce lieu¹²), il en abrite aujourd'hui une cinquantaine, pour la plupart d'origine ukrainienne.

D'autres monastères sont plus petits mais non moins dignes d'intérêt, que ce soit par leur aspect ou par ce qu'ils renferment, comme des icônes miraculeuses (l'icône de la Mère de Dieu « *Axion estin* » [Il est digne¹³] de l'église du Protaton à

¹² Voir métropolite Juvénal de Kroutitsy et Kolomna, "L'Église orthodoxe russe et le Mont Athos au XX^e siècle", Messenger de l'Église orthodoxe russe, n° 1, pp. 19-21.

¹³ Début de l'hymne à la Mère de Dieu. Selon la tradition, c'est devant cette icône que cet hymne fut chanté pour la première fois.



Monastère russe Saint-Pantéléimon. Photo : R. Baetens



Coupoles du katholikon de Stavronikita. Photo : J.-M. Dossogne

Karyès, par exemple, ou celle de la Mère de Dieu « Portaitissa » [gardienne des Portes] d'Iviron), ou des reliques de saints fameux. Quelques monastères disposent d'un musée byzantin. Dans d'autres, les moines réalisent des objets de piété, peignent des icônes ou des fresques ou fabriquent de l'encens. D'autres encore ont des bibliothèques renommées, renfermant des manuscrits précieux. D'ailleurs,

Paroles de moines

Au cours de notre séjour, nous eûmes l'occasion de discuter avec quelques moines, ou simplement d'écouter leurs propos. Certains peuvent paraître étonnants (tel higoumène consacrant son sermon dominical aux méfaits du... sexe, ou tel moine rejetant catégoriquement toute idée d'évolution des espèces), mais d'autres sont pleins de sagesse. À un visiteur évoquant la possibilité d'un rite « occidental », spécifique à l'Église orthodoxe en Occident, un moine répondit « n'est-ce pas de l'orgueil? ». Et à la question « comment savoir si l'Esprit-Saint est à l'œuvre en nous? », le même moine répondit : « Si vous cherchez de plus en plus à voir ce qu'il y a de bon chez autrui, l'Esprit est à l'œuvre ; si vous ne voyez en lui que les défauts et le mal, c'est que c'est l'adversaire qui agit en vous ! »

certaines des moines de la nouvelle génération sont des lettrés, parfois des universitaires, qui côtoient de simples paysans. Le travail scientifique (recherche historique ou théologique) se poursuit ainsi, tout comme les obédiences les plus humbles et l'accueil fraternel des visiteurs. Ceux-ci repartiront avec toutes ces impressions, et parfois quelques « paroles de moines ».

Cette dernière parole me semble bien résumer l'esprit authentique du Mont Athos, ou du moins ce que j'ai pu en percevoir au cours de ce pèlerinage. À savoir l'acquisition, au travers d'un mode de vie particulier, d'une compréhension véritable du sens spirituel de l'existence humaine. Après une telle expérience, ce n'est pas sans difficultés qu'on retrouve « le monde », avec tout ce qu'il comporte¹⁴. Mais si l'on a emporté avec soi ne fût-ce qu'une parcelle de cet esprit¹⁵ de silence, de prière, d'abandon et de recentrement sur l'unique essentiel, notre séjour à la Sainte Montagne n'aura pas été vain.

¹⁴ Les premières heures à Oranoupolis et surtout à Thessalonique, sont particulièrement difficiles après le Mont Athos.

¹⁵ Parmi les nombreux ouvrages qui tentent de transmettre cette « atmosphère » du Mont Athos, celui de Fabien da Costa, *Florilège du Mont Athos*, Paris : Presses de la Renaissance, 2005, me semble le plus réussi.

Orthodoxie en France

Le monastère Notre-Dame-du-Signe à Marcenat



Le monastère Notre-Dame-du-Signe – un des deux couvents féminins du diocèse de Chersonèse en France – se trouve à Marcenat, dans le Cantal. La route qui y mène traverse les Monts du Cézallier qui constituent la partie la plus désertique du

Massif Central. Le monastère lui-même se situe à 1 200 m d'altitude. Il est dédié à l'une des icônes de la Mère de Dieu où elle est représentée en buste, élevant ses mains en position d'orante avec en son sein le Christ enfant bénissant.

Le monastère a été fondé le 17 février 1988 par le père Barsanuphe (Ferrier), supérieur de l'ermitage (*skit*) du Saint-Esprit au Mesnil-Saint-Denis, dans les Yvelines. Sa fondation pendant l'année jubilaire du millénaire du baptême de la Russie a été bénie par le métropolite Vladimir de Rostov, exarque du patriarcat de Moscou en Europe occidentale (au temps du patriarche Pimène), aujourd'hui métropolite de Kiev et primat de l'Église orthodoxe d'Ukraine.

L'histoire de cette communauté monastique remonte au tout début des années 1970, quand, avec le soutien de l'archimandrite Serge Chévitch, recteur de l'église orthodoxe de Vanves et de l'ermitage (*skit*) du Saint-Esprit au Mesnil-Saint-Denis, le père Barsanuphe Ferrier répond à la demande d'aide spirituelle de plusieurs personnes, fidèles du skit du Saint-Esprit. Parmi celles-ci se trouvaient des jeunes filles attirées par la vie monastique. Comme il était alors malheureusement impossible d'envisager de longs séjours dans un monastère en Russie, le père Barsanuphe, souhaitant qu'elles suivent l'initiation monastique dans la tradition slave, les envoya se former, pendant plusieurs années, au monastère de Jitcha en Serbie, puis dans celui de Lintula en Finlande. Plusieurs sœurs firent également de longs séjours dans des monastères en Grèce. À leur retour, ces sœurs fondèrent, avec le père Barsanuphe, les deux monastères féminins du diocèse de Chersonèse en France: celui de Notre-Dame de Chersonèse à Grassac (Charente) et celui de Notre-Dame-du-Signe à Marcenat (Cantal), l'un et l'autre offrant des conditions de vie assez différentes, tant au plan climatique que par l'éloignement de la ville.

L'église du monastère Notre-Dame-du-Signe, dédiée à tous les Saints, fut consacrée le 10 août 1996 par l'évêque Gouri de Chersonèse (aujourd'hui, évêque de Magadan en Russie). Édifiée sur le modèle des églises monastiques russes du Mont Athos, elle comporte un narthex, une nef et un sanctuaire. La nef présente un plan en croix dont les branches sont formées par quatre voûtes et dont le centre est coiffé d'une coupole sur un tambour, tous deux décorés de fresques peintes par les sœurs du monastère et représentant le Christ Pantocrator, entouré d'anges et de séraphins. Les murs de l'église sont couverts d'icônes de différentes

époques: certaines léguées au père Barsanuphe par des familles d'émigrés russes ou des paroisses qui ont dû être fermées après le décès de leur recteur et de la plupart de leurs fidèles, plusieurs rachetées en ventes publiques. Plusieurs icônes, datant du début du XX^e siècle, proviennent du monastère de Valaam sur le lac Ladoga (Russie), offertes aux sœurs, en bénédiction, par les moniales du monastère de Lintula en Finlande. Quelques-unes encore ont été faites par la mère Marie Skobtsova, morte en déportation et canonisée en 2004 (sainte Marie de Ravensbruck); d'autres, par la sœur Jeanne Reitlinger, la mère Théodosie Orlova, Léonide Ouspensky et Dimitri Stelletsy. L'iconostase est l'un des chefs-d'œuvre du père Grégoire Kroug. En plus de l'iconostase, le monastère abrite une douzaine d'icônes du père Grégoire, ainsi que des icônes en métal repoussé, de sa main.

L'église contient des reliques de saint Innocent, métropolite de Moscou, et de saint Séraphin de Sarov, ainsi qu'une icône de saint Serge de Radonège peinte par saint Luc de Sébastopol, archevêque et martyr du XX^e siècle.

Extérieurement, le cuivre brillant qui recouvre la coupole et les voûtes répond à celui de la tour-clocher du mur rempart. La coupole et la tour sont surmontées d'un bulbe et d'une croix, tous deux également en cuivre, celle de l'église, très belle, ajourée, réalisée sur un modèle du Kremlin de Moscou.

La situation du monastère, son isolement dans la montagne, le fait qu'il est fréquemment coupé de tout par la neige pendant plusieurs mois, en font un lieu de vie aux conditions souvent difficiles. Mais ces conditions même en font un lieu privilégié du point de vue spirituel. La beauté du paysage, celle de l'architecture, intérieure et extérieure, et le climat de paix qui y règne attirent de nombreux visiteurs et pèlerins. Une communauté de fidèles, habitant la région d'Auvergne, et parfois plus loin, s'est constituée autour du monastère, chacun venant, le plus souvent qu'il peut et quand l'accès est possible, participer à la liturgie eucharistique mensuelle que le père Barsanuphe y célèbre.

Renseignements pratiques

Adresse:
La Traversé - 15190 Marcenat

Supérieure:
mère Anastasie

Tél.: 04 71 78 80 01
Fax: 04 71 78 84 68

Aumônier:
hégoumène Barsanuphe Ferrier



Témoins de la foi

Un évêque rebelle et martyr: saint Hermogène de Saratov

Par Alexandre Mramornov*

La vie de Mgr Hermogène, évêque de Saratov, tombé en disgrâce et éloigné de son diocèse à la suite d'un conflit qui l'opposait au Saint-Synode, au haut-procureur du Synode Vladimir Sabline, ainsi qu'à l'empereur Nicolas II, mérite d'être connue. Le tristement célèbre Grigori Raspoutine était impliqué dans ce conflit. Le 150^e anniversaire de la naissance de Mgr Hermogène a été commémoré en avril 2008. Le 29 juin dernier était le 90^e anniversaire de sa fin tragique : les bolcheviks le firent périr en le noyant dans la rivière Tobol. Ces deux anniversaires sont, hélas, passés inaperçus des instances officielles. Cette omission s'explique-t-elle par la coïncidence de ce calendrier avec des événements plus importants ? Ou bien une certaine gêne est-elle ressentie lorsque l'on se souvient de Mgr Hermogène ? Afin de m'en tenir au format d'un article, je renvoie les lecteurs qui souhaiteraient trouver à ce propos des informations plus circonstanciées au livre que j'ai publié à propos de l'évêque Hermogène, livre paru il y a deux ans.

Né dans le gouvernement de la Nouvelle Chersonèse, fils d'un prêtre vieux-croyant, Gueorguy Dolganov (le futur Hermogène) a eu un parcours assez inhabituel pour un prélat de la période « synodale » de l'Église. Il fugua du séminaire avant la fin de ses études, s'inscrivit dans plusieurs facultés, effectua de longs voyages de par le monde. S'étant pour un temps éloigné du clergé,

il le réintégra. Itinéraire très rare pour l'époque, peut-être moins exceptionnel que celui de Lev Tikhomirov qui, de révolutionnaire, devint monarchiste. Quoi qu'il en soit, la vie de Mgr Hermogène sort vraiment de l'ordinaire. À la suite d'une longue errance, après avoir été taradé par les doutes, le futur Hermogène réintégra « l'administration du clergé ». Il fit ses études à l'académie de théologie de Saint-Petersbourg. Ses longues années de quête spirituelles permettent d'affirmer qu'il s'est mis au service de l'Église non par conformisme, par fidélité à ses origines, mais en étant absolument persuadé d'avoir choisi la voie qui devait être la sienne.

Le futur évêque Hermogène est affecté dans les années 1890 à l'exarchat de Géorgie : il y est d'abord inspecteur, puis recteur du séminaire de Tiflis. C'est précisément à cette époque qu'un certain séminariste du nom de Joseph Djougachvili (il deviendra Joseph Staline) en est exclu. Mgr Hermogène, et c'est bien plus important, ne se limite pas à des activités pédagogiques dans le cadre du séminaire ; il prend une part active à la gestion de l'exarchat. On dirait maintenant qu'il se consacrait au service social de l'Église. C'est ce qui lui valut d'être distingué par le tout puissant haut-procureur du Saint-Synode Constantin Pobedonostsev et son adjoint Sabler : en 1901, Mgr Hermogène est nommé évêque de Saratov.

C'est dans cette ville que se situent les années les plus significatives de sa vie, de son ministère ecclésiastique. Période de lutte pour la vérité ecclésiastique, la vérité tout court. La vérité telle que Mgr Hermogène la percevait lui-même. Alors que la révolution de 1905 est à son apogée, en octobre, il est le seul « officiel » de la ville, submergée par les meetings et les manifestations, à ne pas craindre de déclarer ouvertement que tout ceci est néfaste.

La première révolution russe a exercé une influence déterminante sur l'évêque Hermogène. Il s'imprègne d'une véritable aversion à l'égard de tout ce qui est « révolutionnaire », devient un homme à la conscience « politisée ». De par sa nature, il était quelqu'un qui pensait et faisait les choses jusqu'au bout. Il lui arrivait de frôler les extrêmes. Aussi, ce n'est pas sans raison qu'il est considéré comme relevant de l'extrême droite. Classement qui demande toutefois quelques précisions : la politique qu'il conduisait était par essence ecclésiastique. Le bien de l'Église et la liberté spirituelle du peuple de Dieu étaient son principal souci. Tel était le mobile des campagnes bruyantes qu'il menait contre certaines œuvres littéraires et pièces de théâtre.

Fin 1911, Mgr Hermogène est convoqué à la capitale afin d'y participer aux travaux du Saint-Synode. L'ordre du jour comportait, entre autre, deux points : l'introduction à Moscou, puis, probablement dans l'ensemble de l'Église russe, de l'institution des diaconesses (à l'exemple de l'Église ancienne) ainsi que l'élaboration d'un office funèbre destiné aux chrétiens décédés appartenant à une autre confession. Le projet « Diaconesses » était promu par la grande-duchesse Élisabeth (sœur de l'impératrice Alexandra, fondatrice de la communauté des sœurs de charité Marthe-et-Marie, elle aussi devenue martyre et canonisée par l'Église). L'élaboration du nouvel office funèbre était suggérée par un cercle de hauts fonctionnaires de la capitale. Mgr Hermogène se prononça contre ces deux propositions.

Il ne se contenta pas de suivre la procédure habituelle en rédigeant « un avis particulier ». Le 15 décembre 1911, l'évêque de Saratov envoie un télégramme adressé à Sa Majesté l'empereur Nicolas II lui-même. Il y fait savoir à l'Empereur que le Saint-Synode procède à la mise en œuvre

de dispositions d'une nature « franchement anticanonique ». La loi interdisait aux évêques de s'adresser directement à l'Empereur. Cependant, Mgr Hermogène décida de transgresser cette disposition.

Le lendemain de l'envoi de ce télégramme, l'évêque de Saratov rencontre le hiéromoine Hiliodore ainsi que Raspoutine. Invoquant l'autorité de l'Église, ces deux personnages tentent de lui interdire tout contact avec l'Empereur ainsi qu'avec les membres de la famille impériale. Dans ses mémoires intitulées « Le saint diable », Hiliodore décrit l'entretien abrupt qui eut lieu entre Mgr Hermogène et Raspoutine. Cet épisode est considéré par les historiens comme la raison essentielle de la destitution de Mgr Hermogène et de l'exil qui la suivit. Il convient de préciser que cette rencontre avec Raspoutine a sans doute accéléré le cours des événements, mais n'a pas été leur cause première.

Peu après Noël, début janvier 1912, Sabler, haut-procureur du Synode, sollicite de l'Empereur d'approuver la destitution de Mgr Hermogène de sa participation aux travaux du Saint-Synode. L'ensemble des prélats siégeant au Saint-Synode étaient absents de Saint-Petersbourg en ce début de janvier. Sabler ne réussit à en rassembler que trois : c'étaient Mgr Antoine, métropolite de la capitale ; Mgr Serge, archevêque de Finlande, et Mgr Nikon, évêque de Vologda. Ces trois hiérarques donnent corps à la volonté de Sa Majesté sous la forme d'un décret en date du 7 janvier.

Après avoir appris qu'il n'était plus membre du Synode, Mgr Hermogène décide ne plus refuser des interviews aux journalistes. Depuis, les appels lancés par Mgr Hermogène à l'opinion via les journaux deviennent une composante essentielle de « l'affaire Hermogène ». Dans une interview publiée le 11 janvier 1912 au quotidien *Novoe Vremja*, il déclare : « C'est sans amertume ni ressentiment que je quitte le Saint-Synode. Au contraire, j'en éprouve une grande joie. Je suis heureux de voir que des personnes s'en tenant à des convictions différentes me manifestent leurs chaleureuses sympathies. De toute part, gauche, droite, laïcs et clercs, on m'adresse des regrets. À titre personnel, ces manifestations me sont, certes,

* Cet article fut publié dans le journal russe NG-Religii le 16 juillet 2008. Traduit en français par Nikita Krivochéine

agréables, mais elles n'ont pas une grande importance en soi. Elles me laissent tout aussi indifférent que les nombreuses attaques dont j'ai été auparavant la cible. Je me réjouis de constater que la société moderne, aliénée de la Foi et de l'Église, reste dans son for intérieur fidèle à l'amour du Christ et à l'Église qu'il a fondée. Les messages que je reçois de personnes qui ne sont pas « de mon camp » montrent que leurs auteurs éprouvent de la sympathie à l'égard de l'idée qui est la mienne. Puisque je suis au service exclusif de Dieu et de la patrie, cela signifie que ces grands principes ne leur sont pas étrangers. Il se peut que bientôt tous ceux qui sont actuellement ballottés de part et d'autre reviendront vers le Christ. Y aurait-il un pasteur qui ne s'en réjouirait pas ? »

D'autres grands organes de presse sollicitent l'évêque déchu du Synode. Les quotidiens *Rousskoe Slovo* et *Moskovskie Vedomosti* publient également des passages de l'interview citée plus haut. Michel Menchikov et Vassili Rozanov, essayistes et penseurs très connus à l'époque, réagissent par de grands articles à la destitution de Mgr Hermogène.

Ces appels à l'opinion suscitent l'ire des milieux proches du pouvoir. La machine bureaucratique du Synode se met en branle dès le 12 janvier 1912. Pour commencer « les membres du Synode débattent du télégramme adressé par Mgr Hermogène, évêque de Saratov, à Sa Majesté Nicolas II. Il a été décidé de prononcer un blâme à leur frère pour ce télégramme et pour y avoir, sans preuve aucune, noirci aux yeux de l'Empereur les décisions et les débats du Saint-Synode ».

Il est probable que les membres du Synode et son procureur espéraient qu'à la suite de cette décision l'évêque incriminé s'empresserait de quitter la capitale et de réintégrer son diocèse. Le décret ne le prévoyait pas. Les indications données oralement à l'évêque ne furent suivies d'aucun effet. Hermogène demeura à la représentation du diocèse d'Iaroslav dans la capitale. Chaque matin il disait la liturgie et continuait à rencontrer des journalistes ainsi que des sympathisants.

L'après-midi du dimanche 15 janvier 1912 le procureur du Synode reçoit un télégramme signé du

Tsar disant : « J'espère que le Saint-Synode saura insister sur un départ immédiat de l'évêque Hermogène, rétablissant ainsi l'ordre et le calme qui ont été troublés par sa présence. Nicolas. » Sabler convoque les évêques qui cosignent un procès-verbal « d'urgence » (c'est-à-dire rédigé hors des locaux officiels du Synode). Il y était prescrit : « Mgr Hermogène doit immédiatement quitter Saint-Petersbourg et réintégrer le diocèse dont il a la charge, cela le 16 janvier au plus tard. Il doit être accompagné par le hiéromoine Hiliodore. Nous avertissons Mgr Hermogène que la teneur du télégramme impérial cité ne doit être communiquée à personne ». Malgré cette interdiction, le télégramme fut porté le lendemain même à la connaissance de l'opinion.

L'évêque de Saratov oppose une fin de non-recevoir. Dans une interview à la presse il déclare avoir l'intention d'obtenir une audience à la Cour afin de faire part à l'Empereur d'une nouvelle importante susceptible de n'être communiquée qu'au pouvoir suprême. Le 16 janvier l'évêque Hermogène adresse au Saint-Synode une supplique en vue de pouvoir rester dans la capitale jusqu'au 19 janvier. Il y disait avoir envoyé à la Cour un télégramme pour solliciter une audience auprès de l'Empereur et attendre une réponse. De surcroît, il manquait des fonds nécessaires pour entreprendre un déplacement avec les personnes qui doivent l'accompagner.

Le 16 janvier au soir se tient une nouvelle réunion extraordinaire du Synode. La demande d'Hermogène y est examinée. Le procureur Sabler confirme que l'Empereur réitère son souhait de voir l'évêque Hermogène quitter la capitale. À nouveau le Synode exige de Mgr Hermogène qu'il s'en aille de Saint-Petersbourg. Mais l'évêque refuse d'obtempérer. Selon le quotidien *Novoe Rousskoe Slovo*, il déclare : « Je n'aurais pas été l'évêque Hermogène si je m'étais soumis à la décision injuste du Synode ». Il reçoit la visite de l'archevêque Nazaire et de l'évêque Nikon qui essayent de le persuader de se soumettre à l'autorité ecclésiastique. La 74^e règle des Apôtres est donc observée : « L'évêque, s'il est accusé par des personnes dignes de confiance, doit être convoqué par les évêques ; lorsqu'il se présente devant les évêques et reconnaît ses fautes, ou en est convaincu, une

sanction est déterminée à son égard. S'il est convoqué et ne se présente pas, il est appelé une deuxième fois par deux évêques qui lui sont envoyés ; s'il désobéit, il est convoqué une troisième fois par deux évêques qui lui sont envoyés. S'il ignore cette démarche et ne se présente pas, le concile, selon son entendement, élabore un jugement à son propos, de sorte à ce qu'il ne pense pas pouvoir gagner quelque chose à fuir la justice de ses pairs ».

Le 17 janvier 1912 se tient une réunion décisive du Synode. Elle commence par un rapport que présente le haut-procureur Sabler. Le rapport expose le déroulement de la rencontre entre le procureur et l'évêque, ainsi que l'inefficacité de tout ce qui a été entrepris pour convaincre Mgr Hermogène de se soumettre aux décisions du Synode. Le *Novoe Rousskoe Slovo* écrit : « Il a été donné lecture du télégramme envoyé au nom de l'Empereur par l'évêque Hermogène. Il y supplie le Tsar d'intercéder. À la suite du discours du procureur Sabler et de la lecture de l'ensemble des pièces du dossier les membres du Synode exami-

nent le cas de Mgr Hermogène ». Ce tribunal improvisé se résumait à une séquence de discours de condamnation de leur collègue en disgrâce. Chose importante, tout ceci se passe en l'absence de l'accusé ! Pour conclure il est décidé d'exiler Hermogène dans le monastère de Jyrovitsy, diocèse de Grodno.

Ce n'est qu'après la chute du régime impérial qu'Hermogène revient de son exil. Il est nommé à la tête du diocèse de Tobolsk. C'est en 1918, étant à la tête de ce diocèse, qu'il périt en martyr, assassiné par le nouveau pouvoir bolchevik. Mgr Hermogène fut canonisé en 2000 comme martyr par l'Église orthodoxe russe.

« L'affaire Hermogène » fut en 1912 l'objet de débats animés qui durèrent plusieurs mois. Les partisans comme les critiques de l'évêque étaient d'accord pour dire qu'il appartenait au Concile de décider de son sort. Mais il fallut attendre encore cinq ans pour que le Concile (1917-1918) puisse se réunir. Mgr Hermogène en fut membre, en tant qu'évêque de Tobolsk...

Colonie orthodoxe russe en Normandie



Installée, depuis 1966, dans les très beaux et vastes bâtiments de « la Brasserie » à Hauteville-sur-mer, notre « colonie orthodoxe » accueille pour chaque période un maximum de 40 enfants de 6 à 12 ans désireux de pratiquer le russe, découvrir la culture orthodoxe russe, prier en commun dans la chapelle avec l'aumônier russe et bien sûr de profiter de la mer et du grand air.

Avec la bénédiction de l'archevêque Innocent de Chersonèse, notre association propose pour cet été 2009 deux périodes de séjour de trois semaines :

- du 6 au 27 juillet
- du 6 au 27 août

Prix du séjour
(départ de Paris) :
730 €

(acompte obligatoire
à l'inscription : 50 €)

**Association
culturelle orthodoxe
russe**

26, rue Péclet
75015 Paris

Tél. : 06 60 45 25 14

Courriel :
a.acor@orange.fr

messenger

de l'Église orthodoxe russe

Revue bimestrielle d'information et de spiritualité orthodoxes

Éditée par le diocèse de Chersonèse du Patriarcat de Moscou

Prix du numéro : 5 €

ISSN 1955-172X

Réalisation : MH Éditions - www.mh-editions.fr

Rédaction et contacts :

Diocèse de Chersonèse

26, rue Péclet

75015 Paris

E-mail : messenger@egliserusse.eu

Participation aux frais d'expédition :

France20 €

Autres pays30 €

Abonnement de soutien40 €

Vous pouvez régler votre participation
par chèque en euros libellé
à l'ordre du Diocèse de Chersonèse
ou vous abonner en ligne par carte
bancaire sur le site Internet
www.egliserusse.eu

Pour avoir des nouvelles régulières de l'Église orthodoxe russe, de la présence orthodoxe en Europe, de la coopération entre les Églises orthodoxes, du dialogue entre chrétiens, nous vous invitons à consulter le site officiel du diocèse de Chersonèse "Église orthodoxe russe en France" :

www.egliserusse.eu

Nous vous recommandons également le site

www.orthodoxie.com

riche en informations sur l'orthodoxie en France et dans le monde.

Site consacré à l'iconographie orthodoxe, avec de nombreux textes en français, en russe, en serbe et en anglais :

www.icone-orthodoxe.com

Agréments de la Jeunesse et des Sports : 07506795V000108 et 07506795V000208.